

plus belles terres qui rapportent très-peu de chose. La plûpart sont abandonnées & sans culture ; celles qui sont labourées , paroissent avoir été travaillées si négligemment , si mal-proprement , que les épis de bled , manquant d'embonpoint & de nourriture , ont un air mesquin , petit , affamé , même dans les endroits les meilleurs , & où l'on pourroit faire une riche récolte. Les champs de bled sont presque toujours mêlés de toutes sortes de mauvaises herbes , & remplis de pierres. Une grande preuve de la fertilité du terroir , c'est le produit qu'il rend encore , malgré le peu de soin qu'on prend à le travailler & à le mettre en valeur. Lorsqu'on voit les Espagnols labourer un champ , on croiroit qu'ils craignent de lui déchirer les entrailles ; ils ne font que gratter un peu la surface , en traçant un sillon si léger , que le moindre vent ne tarde pas à le recouvrir. Après ce pénible labour , ils laissent reposer le champ pendant quelques jours , & ensuite ils font leurs semailles. Ils prennent Septembre pour le froment , & Février pour les orges. Quand les semailles sont

faites , ils repassent la charrue sur les fillons , afin de couvrir la semence , & se servent très-rarement de la herse. Après cela , le champ est abandonné à lui-même , jusqu'au mois de Juin ou de Juillet , temps de la moisson. Ils ne font jamais de gerbes pour l'orge , & rarement même pour le froment. Ils ne transportent point à la grange ou au grenier le bled ni l'orge ; ils les laissent exposés en plein champ sur une éminence , ou sur un terrain sec & uni ; là les mules foulent aux pieds le grain , & ils n'ont pas d'autre façon de le battre. Je trouve , après tout , qu'elle abrège l'opération , qui , par ce moyen , est bien moins longue que la nôtre. Par cette méthode , ils vannent encore le bled beaucoup plus aisément , en le jetant seulement en l'air.

Mais croiriez-vous , Monsieur , que l'indolence Espagnole pût aller au point de ne vouloir pas se donner la peine de recueillir eux-mêmes leur bled , & faire leur moisson ? Ce sont des Auvergnats , des Languedociens , des Gascons & des Basques , joints à quelques habitans de la Gallice , qu'il faut excepter de cette

indolence générale, qui courent l'Espagne tous les ans pour y faire la moisson,

Lorsque le bled est coupé, on le laisse exposé, comme je viens de dire, sur une hauteur dont le terrain est sec & uni, pendant un mois ou six semaines; & pour le garder, on bâtit à l'entour de petites baraques. Or comme ces endroits sont ordinairement près des grandes villes, les Espagnols vont s'y promener le soir pendant les chaleurs, & s'y rassemblent pour se divertir. On y donne les *Sequadillas* au son des instrumens, & l'on y joue de la guitare. L'air qu'on respire sur ces terrains élevés, est pendant la nuit d'une grande fraîcheur, & l'on y reste fort tard. On dit que plusieurs Dames de Madrid de la première qualité s'y rendent souvent pour goûter ces divertissemens champêtres.

Quelque étrange que nous paroisse à nous autres Anglois cette méthode de battre le bled sur la terre, & de le laisser exposé à l'air, je ne vois pas que le bled puisse en recevoir du dommage. Le bled se raffermir davantage, & la farine en est aussi belle, aussi blanche

qu'on puisse en voir en Angleterre. Cette maniere de battre le bled est fort ancienne, elle étoit en usage du temps de Moyse (& du temps d'Homere). Lorsque le bled est battu, mondé & vanné, on le transporte dans un grenier public, d'où il est distribué au peuple par des Magistrats particuliers préposés à cette administration, qu'on appelle *Junta de los abartos*.

On ne seme guère en Espagne autre chose que du bled, de l'orge & du riz. On coupe la paille du bled, & c'est avec cette paille hachée qu'on nourrit les mules. Il est étonnant qu'un aliment si sec, & sans aucun suc, puisse soutenir ces animaux dans les fatigues extraordinaires qu'on leur fait essuyer. Les chevaux mêmes n'ont pas d'autre nourriture, à moins qu'on ne leur fasse faire de longues courses, auquel cas on leur donne de l'orge. On prétend que la paille hachée contribue beaucoup à leur donner ce corsage élégant & fin qui distingue les chevaux Espagnols. Les Grands, & les gens riches, donnent aussi de l'orge à leurs mules. Quant à l'avoine, les Espagnols en font peu d'usage,

quoiqu'il y ait chez eux quelques champs semés de ce fourrage.

Tout ce que je vous dis, Monsieur, de l'agriculture Espagnole, doit s'entendre de l'agriculture en général; car il y a des Provinces mieux cultivées que les autres, comme il arrive par-tout. Quand on a passé, par exemple, la *Sierra Morena*, ou cette chaîne de montagnes escarpées qu'il faut passer pour entrer dans l'Andalousie, la scene change agréablement, la campagne est riante; tout est labouré, tout bien planté d'oliviers; les villages sont charmans, & ont un air de propreté qu'on voit rarement ailleurs. Mais on s'apperçoit toujours qu'il y manque un peu d'industrie; on ne voit ni enclos, ni haies, ni arbres, mais du vin & des olives.

De Cordoue à Séville, on traverse une campagne moins belle, moins cultivée, plantée de quelques vignes, & fort chargée d'oliviers. Mais les environs de Grenade, de Murcie, de Valence & de Barcelonne sont depuis quelques années très-bien cultivés, bien entretenus. Les habitans de Barcelonne, surtout, sont très-industrieux, & connois-

sent le prix du travail. Les environs de Grenade & de Murcie présentent partout un aspect charmant; ce n'est qu'un jardin abondant en toutes sortes de mé-lons, de courges, de pimons, de fines herbes, &c. le tout entre-mêlé de bled, de maïs, de riz, de chanvre, &c. qui croissent à l'ombre des mûriers dont toute la campagne est couverte. Ils ont des petits-pois, des choux-fleurs, toutes sortes de salades & d'herbes potagères, même au milieu de l'hiver, sans le secours des fourneaux ni des poëles.

A l'égard des autres Provinces, l'agriculture y est presque absolument négligée. En Biscaye, par exemple, ils fixent toutes leurs attentions à leurs Manufactures de fer, & prennent très-peu de soin de la culture des terres. Les Asturies sont presque par-tout remplies de forêts & de montagnes, excepté les endroits où l'on a fait d'énormes abbatis de bois pour l'usage de la marine. Je dis des *abbatis énormes*, parce que, outre l'impéritie & la mal-adresse de ces gens-là dans ces sortes de coupes, ils ont détruit une telle quantité de beaux bois, qu'on s'imagineroit qu'ils
avoient

avoient deſſein de conſtruire une flotte de cent vaiſſeaux de ligne. Un Gentilhomme qui voyageoit dernièrement dans les Aſturies, me dit à cette occaſion que ce pays avoit l'air d'une Province ravagée par l'ennemi, & ne paroifſoit point renfermer d'habitans. Les deux Caſtilles ſont horriblement mal-cultivées; dans la Province de Léon, c'eſt encore pis; mais la Gallice offre quelques endroits très-beaux, où l'on voit que la culture des terres eſt en vigueur. Cependant les plus belles terres de cette Province n'égalent point celles du midi de l'Eſpagne, quoiqu'elles aient peut-être une auſſi belle apparence.

Un des derniers Miniſtres d'Eſpagne voulut introduire, il y a quelques années, la manière Angloiſe de cultiver les terres. En conſéquence, il fit venir de Londres une grande quantité d'inſtrumens de labourage, des charries, des herſes & d'autres uſtenſiles. Mais lorsqu'il fallut enſeigner aux payſans de la Caſtille la façon de s'en ſervir, ils marquerent autant d'averſion pour ces nouvelles armes ruſtiques, que les ſoldats avoient témoigné d'éloignement

pour l'exercice à la Prussienne. Cependant le Ministre ne se rebuta point, il fit travailler avec eux des gens au fait de ces instrumens, qui leur montroient la façon d'en faire usage : mais ce fut inutilement. L'Espagnol aimera mieux mourir que de se dépouiller de ses préjugés & de quitter ses anciennes coutumes. Ils reporterent tous ces instrumens au Ministre, & lui dirent qu'il n'étoit pas possible de travailler avec des outils qui venoient d'Angleterre : *Que non se puede trabajar con instrumentos semejantes à los Yngleses.*

Je ne finirai point sans vous dire un mot d'u climat, qui est peut-être le plus eau de l'Europe. L'air qu'on respire en Espagne est extrêmement pur, & très-salutaire pour ceux qui ne sont pas sujets aux coliques, sur-tout à celles que nous appellons en Angleterre, *coliques seches*. Mais il est trop subtil pour les tempéramens disposés à la consommation ou à l'étisie. Ceux dont la constitution est saine, & n'est point affoiblie par des maladies héréditaires ou acquises, ne trouveront pas dans le monde un meilleur climat. Dans la Gallice,

l'air est un peu plus épais, parce qu'il est humide & chargé de vapeurs; mais il n'y a ni brouillards, ni nuages, & le Ciel est constamment beau, serein, & du plus magnifique azur qu'il soit possible d'imaginer.

En hiver, le froid ne gèle & ne glace point comme en Angleterre; il n'engourdit point les extrémités de la même façon; mais il est plus pénétrant, plus subtil. C'est pourquoi, dans cette saison, il faut avoir grand soin de mettre à l'abri du froid la poitrine & les poumons. Le feu, dans le cœur de l'hiver, est aussi nécessaire à Madrid qu'à Londres; cependant il y a peu de cheminées, & l'on se chauffe seulement avec un brasier. Dans les mois de Juin, Juillet, Août, & une partie de Septembre, les chaleurs sont accablantes & insupportables. Aux heures du Soleil, il faut se tenir dans la chambre, tranquille, sans se remuer, sans s'agiter, & sur-tout laisser entrer le moins de lumière qu'il est possible: c'est le seul moyen de se garantir de la brûlante chaleur.

Il faut apporter une grande attention

à la qualité des eaux qu'on boit, & particulièrement aux eaux de Ségovie & d'Aranjuez ; car si l'on en boit sans avoir pris les précautions nécessaires, il peut en résulter les plus funestes effets. Le plus sûr de tous les préservatifs, c'est de faire bouillir l'eau, ou d'y plonger un fer rouge avant de la boire. L'eau de Madrid est excellente, sur-tout celle de la Fontaine des Récolets. La Cour de Madrid n'a rien épargné pour se procurer de bonnes eaux ; & elles ont un degré de bonté si supérieur, que les Cours de Parme & de Naples en font venir pour leur usage ordinaire.

On trouve en Espagne plusieurs arbres particuliers au pays, tels que l'olivier, le chêne verd, le mûrier, & sur-tout le liège qu'on y emploie à différens usages domestiques. L'Estramadure & les Asturies ont de magnifiques forêts de chênes. Dans quelques Provinces, il y a des palmiers & des cédres ; mais presque dans toute l'étendue de l'Espagne, on trouve des figues, des grenades, des oranges, des limons, des citrons, des dattes, des capres, des pistaches, des amandes, des avelines,

des prunes , toutes sortes de pêches , des pavies , des abricots , des poires , des pommes , des mûres , des fraises & des raisins de Corinthe. Je n'y ai point vu de groseilles.

Le jardinage y est fort négligé , si ce n'est dans les environs de Barcelonne , de Valence , & dans quelques autres endroits sur les côtes de la Méditerranée. Les Espagnols n'ont pas même l'idée de ces belles Maisons de campagne environnées de jardins & d'enclos , comme nous en avons en Angleterre. On ne trouve de jardins que dans les Palais du Roi , autour de Madrid , & dans les Châteaux de quelques Grands d'Espagne. Cependant , malgré le peu de soin qu'ils prennent de cultiver les herbes potagères , leurs laitues , leurs salades , leurs asperges , leurs artichaux , &c. sont excellens & délicieux. Le miel d'Espagne peut être comparé à celui d'Hyblée en Sicile , ou du Mont Hymette dans l'Attique.

Les vignes sont extrêmement abondantes , ce qui fait que les Espagnols ne connoissent ni la biere , ni le cidre. Les liqueurs étrangères , comme le rum



de la Jamaïque, & autres, sont défendues. L'eau-de-vie est une eau-de-vie d'anis. Il est très-difficile d'avoir des vins étrangers, quelque prix qu'on vou-
lût en donner, excepté dans les ports de mer, où l'on peut trouver des vins de Bordeaux & de Frontignan, mais qui ne sont pas de la première qualité. Les meilleurs vins du crû de l'Espagne sont fort chers; il n'est pas aisé de se les procurer, & ils sont d'une grande force. Le vin se fait encore ici de la manière qui est rapportée dans l'Écriture; car dans le temps de la vendange, on foule aux pieds le raisin.

Parmi les vins fins d'Espagne, on distingue ceux de Xerez, d'Alicante, de Rota, de Malaga, la Malvoisie de Barcelonne, & le vin de la Manche. Ce dernier, qui est un vin rouge, est le plus potable qu'il y ait en Espagne; la Cour & les Grands n'en prennent pas d'autre pour leur ordinaire.

Les chevaux Espagnols ont été fameux dans tous les temps; ceux de l'Andalousie sont de la plus grande beauté, & ceux des Asturies de la plus grande force. Les meilleures mules sont les Castillanes, & sur-tout celles de la

Manche : mais les chevaux & les mules y font extrêmement chers. Il n'est pas rare qu'on donne d'une mule , jusqu'à 40 & 50 louis d'or. On ne connoît point les chevaux de trait en Espagne ; tout est transporté par des mules qu'on attèle ou à des chariots , ou à des charrettes. On voit des mules chargées passer en sûreté dans des endroits où un cheval n'oseroit avancer.

Les Espagnols ont beaucoup de bœufs & de vaches ; mais ils n'en profitent guères. Ils ne connoissent point le lait de vache : l'huile d'olive leur tient lieu de beurre , & ils ne font usage que de lait de chèvre. Ils ont du bétail noir en abondance , & de nombreux troupeaux de brebis. Les moutons sont maigres , secs & décharnés , faute de pâturage ; mais leur chair , dont le goût est exquis , est plus substantielle & plus nourrissante qu'aucune viande que nous ayons en Angleterre. Il y a aussi une très-grande quantité de cochons , sur-tout aux environs de Talavera de la Reyna. Comme ils ne les nourrissent qu'avec de la châtaigne , la chair en est excellente , & a même une petite odeur fort agréa-

ble. La volaille en général, excepté les dindons, est fort maigre, & n'est pas d'un goût bien fin. Le gibier n'est pas rare, mais n'est jamais gras, & n'a pas beaucoup de fumet. Il y a des lièvres & des perdrix en abondance. Toutes les grosses viandes de venaison sont assez bonnes, mais elles ne valent pas celles que nous avons en Angleterre. Les lapins multiplient étonnamment en Espagne, & leur chair est d'un fort bon goût. Il y avoit tant de ces animaux, du temps d'Auguste, & ils faisoient tant de tort aux biens de la terre, qu'on fut obligé de donner ordre aux soldats Romains de les détruire, ainsi qu'on le voit dans Strabon. Catulle nomme l'Espagne *Cuniculosa Celtiberia*; & Borchart prétend que le nom même d'Espagne vient du mot Phénicien *Spani-jam*, qui signifie, *terre de lapins*.

Le poisson est fort rare dans l'intérieur de l'Espagne, & l'on n'en voit guères d'autre que celui qu'on apporte dans de la neige; mais on voit à Madrid une multitude étonnante d'écrevisses. Tout le poisson dont on fait usage en Espagne, vient de Terre-neuve:

ce sont nos Marchands Anglois qui font ce commerce, & il est très-considérable. On appelle en Espagne le poisson salé, du *Bacallão*. Cependant on sale à Cadix, & près de Cadix, une grande quantité de thons; c'est le *thon-mariné*, si connu. Les habitans de Cadix étoient déjà dans cet usage du temps des Romains, puisque Pline l'ancien dit de leurs salaisons, qu'elles sont les meilleures de l'Europe (1).

(1) *Optima autem omnium, in Europâ, sunt Gaditana Salsamenta.*





L E T T R E X X.

Au Docteur Kennicott.

Tous ceux qui comme vous, Monsieur, font curieux de connoître & d'approfondir la langue des Hébreux, & les autres Langues orientales, seroient à portée de se satisfaire, s'ils se trouvoient en Espagne, & s'ils pouvoient avoir accès dans les lieux où sont renfermés les plus précieux Manuscrits. Il n'est pas de pays au monde où vous puissiez, à cet égard, trouver plus de secours qu'ici.

Vous sçavez que, quand les Arabes étoient les maîtres de ce beau pays, ils avoient des Universités célèbres, & cela dans un temps où tout le monde Chrétien étoit enseveli dans les plus épaisses ténèbres. Les Écoles Arabes devinrent si fameuses, que les Chrétiens même ne faisoient aucune difficulté d'y aller puiser la science, & d'y apprendre l'Astronomie, la Philosophie, la Médecine, &c.

De très-sçavans Arabes, tels qu'*Avicenne*, *Averroez*, *Almanzor* & *Majjahallah*, ont fait leur séjour en Espagne. Plusieurs Rabins s'y sont également distingués, & entr'autres, *Aben-ezra*, *Moyse Ben-Maymon*, *Aczacath*, *Benjamin*, *Moyse Kimchi*, & ses fils, *David* & *Joseph*, & plusieurs autres, dont les noms & les ouvrages sont énoncés dans votre Poème d'Oxford, intitulé *Auctio Davistiana*.

Cependant permettez-moi, Monsieur, de vous faire observer que, quoiqu'il y ait ici beaucoup de Manuscrits Hébreux & Orientaux, il ne faut pas vous flatter de pouvoir en tirer des secours bien considérables pour votre édition de la Bible. Peut-être dans la suite pourrai-je obtenir la facilité de conférer ou collationner différens morceaux qui vous seront très-utiles. Mais cette opération sera l'ouvrage du temps, de la patience & de la persévérance, les seules armes efficaces pour venir à bout de tirer quelque chose des Espagnols.

Vous n'ignorez pas non plus qu'il faut être bien sûr de son attention & de sa sagacité, pour espérer de trouver quelque chose que *Ximenez*, *Montanus* &

le P. *Houbigan* n'aient pas découvert, en parcourant ces Manuscrits. Malgré cela, je suis persuadé, par la connoissance que j'ai aujourd'hui du génie des Espagnols, qu'un homme de Lettres adroit, habile, & qui ne se rebutera point dans ses recherches, trouvera quelque chose de neuf, & sur-tout plusieurs Manuscrits que ces grands hommes n'auront jamais vûs, soit que ces Manuscrits aient été apportés ou retrouvés depuis, soit qu'ils aient échappé à leurs soins & à leur pénétration.

Pour vous mettre bien au fait de cette matière, je vous envoie la traduction de deux Lettres Espagnoles, écrites par un homme sçavant & intelligent. La première vous donnera une connoissance exacte de l'état où se trouvent les Langues Hébraïque & Arabe dans ce pays; la seconde contient une bonne notice de la *Polyglotte Complutesienne*, ou Bible d'Alcala.

Après avoir fait tous mes efforts pour vous procurer la confrontation de ces anciens Manuscrits avec les vôtres, il faut, s'il vous plaît, que vous me permettiez, pour ma propre satisfaction, & pour me disculper de la négligence

dont vous pourriez m'accuser, de vous faire part des mesures que j'ai prises pour remplir l'objet que vous vous étiez proposé.

Deux obstacles très-grands s'opposent à la communication des Manuscrits. 1°. Il n'est pas possible de les voir & de les examiner, sans une permission expresse du Roi. 2°. Il est fort difficile de trouver des personnes habiles & sçavantes, qui aient le temps & la patience de vous aider dans cette opération : si par hazard on trouve quelqu'un qui ait toutes ces qualités, le moyen de l'engager à ce pénible & ennuyeux travail, s'il refuse de recevoir une récompense de votre part ?

Mais quelques difficultés que paroissent nous opposer ces obstacles, je me flatte de les faire évanouir, si la guerre ne se déclare pas, ou si je puis rester seulement encore une année en Espagne ; je puis vous promettre au moins que j'aurai la satisfaction d'avoir collationné tous les Manuscrits.

Dès que j'eus avis de votre entreprise, j'écrivis sur le champ à plusieurs Lettrés de ce pays, pour prendre leurs instructions. Le célèbre *Perez*

Bayer me fit réponse, qu'il avoit actuellement devant lui près de trente Manuscrits Hébreux de la Bible, du douzième siècle ou environ; & qu'il y en avoit un en particulier qui portoit la date de 1144. Mais quelque temps après, il me récrivit qu'il s'étoit trompé, qu'il n'avoit que huit Manuscrits de la Bible, avec un neuvième qui appartenoit à l'Église de Tolède, & que tous les autres, après les avoir examinés attentivement, n'étoient que des Commentaires faits par quelques Rabins, &c.

Alors, pour répondre à l'idée qu'on vous avoit donnée de moi en Angleterre, j'exposai au Comte de Bristol la nature, l'état & l'utilité de votre entreprise, en le priant de vous seconder, & d'appuyer par sa protection la demande que je me proposois de faire pour obtenir la permission de parcourir les Manuscrits. Son Excellence me répondit qu'il ne lui étoit pas possible, par rapport à certaines circonstances, de se mêler de cette permission; & qu'il n'osoit rien faire d'étranger à la commission dont il étoit chargé.

Sur cette réponse, j'écrivis à Londres qu'il falloit s'adresser au Comte de

Fuentès, Ambassadeur d'Espagne, pour obtenir de Sa Majesté Catholique la permission de confronter les Manuscrits. Quelque temps après, un des Aumôniers du Comte, qui ne l'avoit pas accompagné en Angleterre, & qui étoit resté en Espagne, me dit à Ségovie qu'il avoit ordre de me faire sçavoir, de la part de M. le Comte de Fuentès, que Son Excellence me promettoit d'obtenir une adresse au Roi d'Espagne, de la part du Sacré Collége, pour que les Anglois pussent jouir à Madrid de la même faculté qui leur étoit accordée au Vatican, de visiter & parcourir les Manuscrits. Depuis ce moment, je n'en ai point eu de nouvelles, parce que les brouilleries entre les deux Cours ont journellement augmenté.

Vous trouverez dans le Catalogue des Manuscrits de l'Escorial, que j'ai donné, tous ceux que renferme la Bibliothèque de cette maison. Un jour le Comte de Gazola, Lieutenant Général, un des Favoris du Roi, Ingénieur en chef, me rencontrant dans le Palais, me demanda si j'avois obtenu la permission de voir les différens Manuscrits Hébreux qui sont en Espagne; je lui

répondis que j'avois été assez heureux pour jeter un coup-d'œil sur ceux de l'Escorial, mais fort rapidement, à la hâte, & que je défespérois de les examiner à mon aise, ainsi que d'avoir la permission de voir les autres. *Courage, mon ami*, me répliqua-t-il en François : *à mon retour à Madrid, je vous obtiendrai cette grace moi-même.* Je regardai ce qu'il me promettoit, comme un incident très-heureux pour vos desseins. Lorsque je fus de retour de l'Escorial, j'écrivis en Latin une Lettre qui lui étoit adressée, où j'exposois la nature de votre entreprise, en le priant de vous être favorable, & de nous aider de son crédit.

Quelque temps après, je vis D. Perez Bayer à Madrid. Il me pria de lui faire venir d'Angleterre plusieurs Livres dont il me donna la note, & qui lui étoient absolument nécessaires, pour achever un ouvrage qu'il préparoit sous ce titre : *Explication des Monnoies Samaritaines*, auquel il joignoit une Dissertation sur les Monnoies d'Espagne, appellées *desconocidas* ou *inconnues*. Nous convînmes que je lui procurerois tous les Livres qu'il m'avoit demandés,

& que lui, de son côté, me permettroit de lire & de collationner avec lui les neuf Manuscrits de la Bible qu'il avoit en sa possession à Tolède. En conséquence, Monsieur, je vous conseille de lui écrire directement pour le prier de vouloir bien faire conférer, comme il l'a promis, les Manuscrits de l'Église de Tolède. Il fera voir votre Lettre à Messieurs du Chapitre de la Cathédrale, & je crois qu'ils ne feront aucune difficulté de lui accorder la permission qu'il leur demandera de votre part.

P. S. Depuis mon retour en Angleterre, Monsieur, je n'ai rien trouvé à ajouter à la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je vous dirai seulement qu'en passant à Lisbonne, j'ai vu M. *Hay*, notre Ambassadeur, qui me paroît avoir fort à cœur le succès de votre entreprise, & qui s'est offert, d'une manière fort obligeante, à ménager, malgré la guerre, une correspondance littéraire entre vous & les Sçavans d'Espagne. Mais comme on nous fait espérer que la guerre ne durera pas, & que la paix va se faire, nous n'aurons pas

besoin de la médiation de M. Hay ; & dès que vous voudrez renouer la correspondance en Espagne , je vous prie de ne pas vous adresser à d'autres qu'à moi , qui serai toujours prêt à vous servir.



LETTRE XXI.

De la Famille Royale & de la Cour ; du génie actuel , ou du caractère & des mœurs des Espagnols , de leur Langue , de leurs amusemens , &c.

DON Carlos , aujourd'hui Roi d'Espagne , est né à Madrid le 20 Janvier 1716. Il fut proclamé Roi de Naples le 15 Mai , & Roi de Sicile le 31 Août 1734. Il revint en Espagne au mois d'Août 1759 , & fut proclamé Roi à Madrid le 11 Septembre suivant. On ne fait jamais de couronnement pour les Rois d'Espagne. Pour y suppléer , l'héritier de la Couronne fait dans la capitale une entrée publique , avec beaucoup de pompe , de cérémonie & de magnificence , ce qui coûte considérablement. Le peuple , qui aime les spectacles & l'appareil , préfère cette entrée

au couronnement. Don Carlos fit la sienne le 13 Juillet 1760, & j'en ai donné le détail dans la septième Lettre. Lorsqu'il débarqua à Barcelonne, les Catalans crioient, *Carlos Tercero el verdadero*; voici le vrai Charles III. Par-là sans doute ils cherchoient à faire leur cour, & à réparer la faute qu'ils firent en se déclarant pour l'Archiduc Charles III, depuis Empereur sous le nom de Charles VI. Les Espagnols avoient si peu de matelots, qu'ils eurent beaucoup de peine à faire la manœuvre dans la flotte qui amena Don Carlos en Espagne. Il vint de Barcelonne à Madrid, d'un si grand train, qu'il mit plusieurs mules & plusieurs chevaux hors d'état de le suivre.

Quoique le Roi Catholique soit déjà dans sa 46^e année, la chasse est sa passion dominante. C'est le plus grand *Nemrod* de son siècle, & il sacrifie tout à ce plaisir. Son entrée publique lui donna beaucoup de peine & de dégoût, parce qu'elle l'empêcha pendant quatre jours de prendre le divertissement de la chasse. Pendant trois jours qu'il séjourna à Tolède, il ne put tuer que six chats sauvages, qui lui coûtèrent plus

de mille livres sterling piece, suivant le calcul de ceux qui sçavent à quoi s'est montée la dépense de ce voyage. Enfin ce Prince a tant d'ardeur pour la chasse, que, quand les jours sont courts, il chasse aux flambeaux. Don Carlos est grand, a les épaules un peu rondes, les os fort gros, les yeux petits, le teint fort brun, & le nez long à la Romaine. Il est toujours mis d'une façon fort simple, & l'on voit à ses habillemens que la parure n'est pas le premier de ses soins. Lorsqu'il va à la chasse, il met une veste, une culotte & des bottes de cuir apprêtées & travaillées à Londres. Il porte ordinairement un fusil sur ses épaules, & a toujours ses gants à la main. Les gens dont il est accompagné, portent des fusils, de la poudre, du plomb, de l'eau, du vin, des vivres, du linge, des habits, & ramassent le gibier. Il se lève à sept heures du matin, tire lui-même ses rideaux, écrit ses lettres; & lorsqu'il a fait toutes ses dépêches, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau temps, il part pour la chasse, ou plutôt pour tirer & s'amuser, que pour chasser véritablement. Il a coutume de dire, que la pluie ne brise pas les os, & jamais le

mauvais temps ne l'a retardé dans aucune de ses opérations. Il est ordinairement accompagné de l'Infant Don Louis, du Duc de Lozada, & d'un détachement des Gardes. Il y a cinq à six carrosses à sa suite, avec un Chirurgien tout prêt pour donner du secours en cas d'accident. Il revient toujours de la chasse avant midi ; il dîne régulièrement à onze heures, & en public, en présence des Ministres étrangers & des Grands de sa Cour. Il mange de cinq à six sortes de mets, boit trois coups, & ne reste pas long-temps à table. Après dîner, il repart pour la chasse, & ne revient qu'à la nuit. Alors il donne audience à ses Ministres d'État pendant une heure, ou assiste au Conseil des Dépêches ; ensuite il va voir la Reine Mère (1), cause quelque temps avec elle, & se couche entre neuf & dix. Voilà constamment sa manière de vivre, & il ne s'en écarte point. Chaque année, en Février ou Mars, il va au Pardo ; en Avril, à Aranjuez ; & dans le mois de Juin, il retourne à

(1) Elle est morte depuis cette Relation.

Madrid. Vers la fin de Juillet, il part pour Saint-Ildephonse ; en Octobre, il va à l'Escurial, & revient en Novembre à la capitale. Quelquefois, pour varier ses plaisirs, il prend celui de la pêche. D'autres fois il fait faire une battue générale par cinq à six cents hommes qui chassent le gibier devant eux à deux ou trois lieues à la ronde. Lorsqu'il prend ce divertissement, qui est assez dispendieux, & qui détruit beaucoup de gibier, il est toujours accompagné de la Famille royale, des Dames & des Seigneurs de sa Cour & de tous les Ambassadeurs.

On a cru pendant quelque temps en Angleterre, que Don Carlos étoit un Prince foible & borné. Qu'on se trompoit étrangement sur son compte ! Il a de l'esprit & de la fermeté. Il est en outre d'une réserve & d'un secret impénétrable. Il n'a point de confidens, & l'on ne sçait ce qu'il a résolu qu'au moment où il donne ses ordres. Il n'est conduit ni mené par personne, & tout ce qu'il fait, vient de lui-même. Il possède parfaitement toutes les choses auxquelles il s'est appliqué, & parle très-bien Italien, François & Espagnol.

Le tour l'amuse , & il fait des ouvrages au tour avec beaucoup d'adresse , de goût & de légéreté. Il a aussi l'esprit de détail. Il a voulu faire de sa propre main chaque partie de l'habillement d'un soldat , afin de sçavoir au juste à quoi peut se monter la dépense des uniformes. Un jour , il dit à deux Ministres étrangers qu'il avoit fait une paire de souliers : *Ce ne sont pas , ajouta-t-il , de fort bons souliers , mais on peut marcher avec.* Il tire très-bien , est sûr de son coup , & attrapera un écu jetté en l'air. Il veut absolument être obéi , & ne souffre point de remontrances ou de représentations de la part de ses Ministres. Il a éloigné de la Cour le Duc d'Albe , qui a toujours été premier Ministre pendant le dernier regne , & qui avoit l'estime & le cœur des Espagnols. Cependant , pour sauver les apparences d'un mécontentement & d'une disgrâce , le Duc d'Albe parut donner lui-même sa démission sans aucun mystère , au mois de Décembre 1760. Il a banni de Madrid le Duc d'Arcos & le Duc d'Os-sonne , à cause de leurs amours avec des Actrices , & la plus fameuse de ces filles a été renfermée. Il a fait arrêter l'Inquisiteur

siteur Général, & l'a envoyé prisonnier dans un Couvent. Il s'est engagé dans la présente guerre contre l'avis de ses Ministres & le vœu de toute la Nation. Il est veuf de Marie-Amélie-Christine de Saxe, fille d'Auguste III, Roi de Pologne, qu'il épousa le 19 Juin 1739, & qui est morte à Madrid le 27 Septembre 1760.

La Reine Amélie étoit d'une très-grande taille. Elle n'avoit pas les traits fort fins, & sa physionomie étoit un peu mâle; mais l'esprit suppléoit en elle aux charmes de la beauté. Le caractère des Polonois s'annonçoit sur son visage. On a observé, depuis quelque temps, que les Souveraines du Nord se sont distinguées par leur esprit. La dernière Impératrice de Russie, la Czarine régnante, & l'Impératrice Douairiere, Reine de Hongrie, en sont des exemples & des preuves. Est-ce l'effet du climat, ou de l'éducation? c'est ce que je laisse à examiner aux Naturalistes. Amélie de Saxe avoit beaucoup de présence d'esprit, & beaucoup de feu, avec une imagination forte & vive. Elle ressembloit un peu à notre Reine Elisabeth, dont la vivacité étoit si grande que, lorsqu'elle

étoit contrariée dans ses desseins , elle battoit ses Ministres. La Reine Amélie, dans sa colere, avoit de la peine à se retenir ; mais elle étoit absolument gouvernée par une de ses Camerieres , la Duchesse de *Castropiniano* , Napolitaine , qui avoit pris un ascendant considérable sur son esprit.

Elle a eu de Don Carlos six Princes & deux Princesses : 1°. *Philippe-Antoine* , Duc de Calabre , reconnu inhabile à la succession , par la foiblesse de son esprit , né le 14 Juin 1747 ; 2°. *Charles-Antoine* , Prince des Asturies , né à Naples le 12 Novembre 1748 ; 3°. *Ferdinand-Antoine* , Roi de Naples & de Sicile , né le 12 Janvier 1751 ; 4°. *Gabriel-Antoine* , Infant d'Espagne , né à Naples le 11 Mai 1752 ; 5°. *Antoine-Paschal* , Infant d'Espagne , né à Naples le 31 Décembre 1755 ; 6°. *François-Xavier* , Infant d'Espagne , né à Naples le 17 Février 1757 ; 7°. *Marie-Joséphé* , Infante d'Espagne , née à Naples le 16 Juillet 1744 ; 8°. *Marie-Louise* , Infante d'Espagne , née à Naples le 24 Novembre 1745.

Philippe V , mort le 11 Juillet 1746 , eut quatre fils de sa premiere femme , Marie-Gabrielle-Louise de Savoie :

Louis I, *Don Philippe* & *Don Philippe-Pierre-Gabriel*, qui moururent jeunes, & *Ferdinand VI*. *Louis I* mourut en 1724, après avoir régné sept mois. *Ferdinand* est mort âgé de 46 ans, le 10 Août 1759, après un regne de 12 ans & quelques mois.

De sa seconde femme, *Elisabeth de Parme*, *Philippe V* a eu quatre fils & trois filles: 1°. *Charles III*, aujourd'hui Roi d'Espagne; 2°. *Don Philippe*, qui mourut jeune; 3°. *Don Philippe*, Infant d'Espagne, Grand-Prieur de Castille, Duc de Parme, de Plaisance & de Guastalla, né le 15 Mars 1720 (1), & marié, en 1739, à *Louise-Elisabeth de France*, dont il a eu un fils & deux filles; 4°. *Don Louis-Antoine-Jacques*, Infant d'Espagne, né le 25 Juillet 1727, & non-marié.

Quant aux filles il a eu: 1°. *Marie-Anne-Victoire*, aujourd'hui Reine de Portugal, née le 31 Mars 1718, & mariée le 31 Mars 1732; 2°. *Marie-Thérèse*, née au mois d'Avril 1726, mariée

(1) Il est mort depuis à Alexandrie de la paille, le 18 Juillet 1765, âgé d'environ 45 ans & demi.

en 1745 , au Dauphin de France , & morte en couche le 22 Juillet 1746 ; 3°. *Marie-Antoinette-Ferdinande* , née le 17 Novembre 1729 , & mariée au Duc de Savoie.

La Reine Douairiere , *Elisabeth de Farnèze* , est née le 25 Octobre 1692 (1). Depuis le jour de la mort de Philippe V son époux , dont elle renouvelloit tous les ans la mémoire par un deuil profond , elle n'a eu aucune part au gouvernement. A l'avenement de Ferdinand VI , elle fut envoyée au Palais de Saint-Ildephonse , où elle est restée avec l'Infant Don Louis , jusqu'à l'arrivée de Don Carlos en Espagne. Ce Prince , en la rappelant à la Cour , ne lui a laissé prendre aucune connoissance des affaires. Elle a fait deux de ses fils Souverains ; & ses desseins , conçus dans le silence du Couvent de l'Escorial , ont plus d'une fois remué l'Europe , sur-tout lorsqu'elle avoit pour Ministres des hommes hardis & entreprenans , tels qu'*Albéroni* & *Ripperda*.

(1) Elle est aussi morte depuis , le 5 Juillet 1766 , âgée de 73 ans , huit mois & six jours.

Elle a fait tous les efforts possibles, pour placer son troisième fils sur quelque Trône de l'Europe, & peu s'en est fallu qu'elle n'en soit venue à bout, par le mariage de Don *Louis* avec la Princesse du Brésil. Cette Princesse a la physionomie spirituelle, est d'une moyenne taille, & d'un caractère impénétrable. Lorsqu'elle vint de Parme à Madrid pour être Reine d'Espagne, & avant même qu'elle eût vu Philippe V, qui alla au-devant d'elle jusqu'à Guadaluara, elle fit un coup d'éclat qui surprit toute l'Europe, & qui annonçoit ce qu'on devoit attendre d'elle, lorsqu'elle seroit sur le Trône.

La Princesse des Ursins gouvernoit, depuis quelque temps, la Cour d'Espagne, & étoit la favorite régnante. Elle avoit pris un si grand empire sur l'esprit de Philippe & de la première Reine, que rien ne se faisoit sans sa participation. Lorsqu'après la mort de la première Reine, Albéroni mit sur le tapis le mariage de la niece du Duc de Parme, la Princesse des Ursins y donna son consentement, & même engagea Albéroni à fonder d'abord la Cour de Parme. Ensuite quand le mariage fut

arrêté & conclu , elle alla au-devant de la nouvelle Reine jusqu'aux confins de l'Arragon & de la Navarre. Mais cette Reine , en reconnoissance de tant de témoignages d'amitié de la part de la Princesse (1) , ordonna à l'Officier de sa garde , de l'arrêter prisonniere , & de la conduire hors de l'Espagne jusques sur les frontières de France. Elle crut devoir ce sacrifice à sa politique , afin qu'aucune autre femme n'osât entreprendre de s'ériger en favorite , tant qu'elle seroit Reine d'Espagne. Une autre , pour frapper un pareil coup , auroit peut-être attendu que son autorité fût affermie ; mais il est certain que très-peu de femmes eussent été capables d'autant de résolution & de fermeté qu'elle en marqua dans cette occasion. On a de la peine à concevoir que dès les premiers pas qu'elle fait vers le Trône , & sans le consentement du Roi ,

(1) L'Auteur ignore que la Princesse des Ursins voulut faire manquer ce mariage , & qu'il n'eut lieu , que parce qu'Albéroni donna ordre au second Courier de s'arrêter en chemin , & de donner le temps au premier de faire entièrement terminer l'affaire.

elle ait osé se porter à une action si hardie.

Autre trait du génie de cette Princesse. On sçait que Philippe V abdiqua la couronne en faveur de Louis I; & que Louis I étant mort dans le courant de l'année, Philippe V, aux sollicitations de la Reine, reprit les rênes du gouvernement. Ce Prince, quelque temps après, sans en rien dire à la Reine, envoya au Conseil de Castille une nouvelle abdication de sa couronne & de ses Royaumes. Quand il crut que l'acte étoit irrévocable, il dit expressément à la Reine, dans les termes que je rapporte : *Je vous ai trompé, Madame; j'ai envoyé hier ma résignation de la Couronne d'Espagne au Conseil de Castille.* Ces paroles jetterent d'abord la consternation dans le cœur de cette Princesse; mais, sans perdre un instant, elle envoya ses ordres au Président du Conseil, pour qu'il eût à lui représenter incessamment l'acte de démission du Roi son mari, & elle se fit obéir avec une ponctualité peu concevable.

Tandis que Ferdinand VI n'étoit encore que Prince des Asturies, lui & la Princesse *Barbe*, sa femme, prenoient

beaucoup de plaisir à faire chanter dans leur appartement le fameux Farinelli. La Reine, sur quelque mécontentement qu'elle avoit contre Ferdinand, ou contre son épouse, envoya dire à Farinelli qu'il n'allât plus chanter chez le Prince & la Princesse des Asturies. Farinelli n'eut point d'égard à ses ordres, & fit une réponse qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'on peut dire qu'il est le seul qui ait osé lui résister : « Allez dire » à la Reine, répondit-il, que j'ai les » plus grandes obligations au Prince & » à la Princesse des Asturies, & que je » n'obéirai point, à moins qu'elle ne » me donne ses ordres de sa propre » bouche, ou que le Roi ne me le dé- » fende lui-même ».

Quoiqu'elle ait actuellement près de soixante & dix ans, elle n'a point changé le train de vie qu'elle menoit sous le regne de Philippe; elle fait de la nuit le jour, & du jour la nuit. Lorsqu'elle donne audience, elle est toujours accompagnée de deux Dames qui la soutiennent, & qui l'aident à se tenir debout un moment. Elle est cependant presqu'aveugle, & paroît très-foible; mais si son corps a perdu de ses forces,

son esprit a conservé toute sa vigueur.

Don *Louis-Antoine-Jacques*, frere cadet du Roi, ne paroît pas avoir été fondu dans le même moule. Il est d'un caractère doux & tranquille, & n'a ni l'esprit militaire de son frere, ni le génie ardent de sa mere. Il a marqué de bonne heure de l'aversion pour la crosse; & quoiqu'il ait été presque dès sa naissance fait Cardinal & Archevêque de Tolède & de Séville; quoiqu'il ait ainsi réuni les plus belles & les plus considérables dignités de l'Espagne, il n'a jamais pu goûter tous ces honneurs Ecclésiastiques. Il en a donné sa démission, & ne s'est réservé sur l'Archevêché de Tolède que 7400 livres sterling de pension annuelle, & 5000 livres sterling sur l'Archevêché de Séville. Il paroît avoir plus d'inclination à manier un fusil qu'à tenir un Breviaire, & presque tout son temps est employé à la chasse. Il a des talens singuliers pour la mécanique, & lorsqu'il laisse reposer son fusil, il s'occupe à faire des montres & des instrumens de mécanique. Il a aussi du goût pour les médailles, & il a employé plusieurs sçavans Religieux à lui en faire une riche collection.

Le jeune Prince des Asturies (1) est plein de feu , & il paroît avoir beaucoup d'inclination pour la chasse.

Ferdinand , Roi de Naples , donne beaucoup d'espérance , & promet d'être un jour un grand Prince , un Roi plein de noblesse & de courage. Il fut revêtu de la dignité royale , au moment que son pere s'embarqua pour l'Espagne ; & l'on dit qu'il n'eut pas l'air plus embarrassé , que si le sceptre lui eût servi de joyau dans son enfance.

Les Princesses *Joséphé* & *Louise* sont prêtes à marier , & le temps nous découvrira si elles ajoûteront de nouvelles forces au *paëte de famille*.

Les Ministres qui composent les Conseils d'État , qui est le même que notre Conseil Privé , sont : 1°. Le Duc d'*Albe* , homme de bien , rempli d'honneur & d'expérience , mais retiré depuis quelque temps ; 2°. Le Marquis de *Villars* , connu précédemment sous le nom de *Sébastien de la Quadra* ; 3°. Le Mar-

(1) Mariana dit que le titre de *Prince des Asturies* a été donné à l'héritier présomptif de la Couronne , à l'imitation de notre titre de *Prince de Galles*. Liv. 8. ch. 7.

quis de *Salas*, absent; 4°. Le Prince *Yacchi*, absent; 5°. Don Richard *Wall*; 6°. Don Alphonse Clem. de *Arotisque*; 7°. Don Pedro *Gordillo*. On leur donne à tous le titre d'Excellence.

Les Secrétaires d'État & des Dépêches sont, 1°. Le Général *Wall*, premier Secrétaire d'État, des Dépêches & de la Guerre; 2°. Le Marquis *del Campo de Villars*, Secrétaire d'État, & des Dépêches de grace & de Justice; 3°. Don Julien de *Arriega*, Secrétaire d'État & des Dépêches, de la Marine & des Indes; 4°. Le Marquis *Squillaci*, Secrétaire d'État & des Dépêches du Trésor, Surintendant Général des Finances.

De tous ces Ministres, il n'y a que le Général *Wall* & le Marquis de *Squillaci* qui soient vraiment Ministres dans le sens que nous l'entendons en Angleterre. Le Général *Wall* est le premier, & le Marquis de *Squillaci* est le grand Trésorier. Depuis un siècle, on trouve qu'il y a eu en Espagne presque autant de Ministres Étrangers, que de Ministres Espagnols. Le Comte-Duc d'Olivarez étoit Espagnol, de la Maison des *Gusman*; Don Louis de Haro

étoit son neveu ; Emanuel de Lira étoit Espagnol ; Albéroni , Italien ; Ripperda , Hollandois ; le Marquis de Bedmar , Espagnol ; le Marquis de Grimaldi , Italien ; le Marquis de la Enseñada , Espagnol ; Don Enriquez , Espagnol ; M. Wall , Irlandois ; & le Marquis de Squillaci , Napolitain.

M. Wall s'est élevé au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui , par des moyens qui sembloient devoir l'en écarter , mais que son mérite , sa prudence & toutes ses autres qualités ont fait réussir.

Le talent du Marquis de Squillaci consiste à entendre excellemment toute la matiere des Finances. Il a fait goûter au Roi des projets dont quelques-uns ont été utiles , & les autres préjudiciables. Le pavé de Madrid , & les nouvelles routes sont des entreprises dignes d'un grand Ministre , & qui lui font honneur. Les Édits qu'il a fait rendre contre les chapeaux & les manteaux à l'ancienne mode, n'ont pas opéré grand' chose. On l'accuse d'avoir trop négligé de faire réprimer les voleurs & les meurtriers. L'établissement qu'il a fait d'une nouvelle Manufacture de tabac ,

a été mal exécuté, & a plus mal réuffi. (Il y a peu de Ministres qui entendent bien la partie du tabac). Enfin le peu d'encouragement qu'il donne aux Manufactures paroît dégoûter les Artistes ; ce qui va contre les vrais intérêts de l'Espagne. Comme Surintendant des Finances, & ayant toutes les monnoies de cuivre dans son département, il devroit faire quelques efforts pour faire réformer les abus qui résultent de leur usage, & faire disparoître un obstacle si pernicieux aux intérêts du commerce.

Personne n'ignore que le Marquis de la Enseñada, qui a été Ministre, est l'implacable ennemi de la Nation Angloise, & cela plus par préjugés que par principes. Lorsqu'il paroît à la Cour, dans les jours de gala, il est plus chargé de diamans, de croix de Chevalerie, de rubans, & de dentelles, qu'aucun Grand d'Espagne. Sa disgrâce fut ménagée, par l'intelligence & l'habileté du Chevalier Keene, notre Ambassadeur en Espagne, en 1754. Je souhaite que le public soit un jour bien instruit de cette circonstance. A l'avènement de Charles III à la Couronne, il a été rap-

pellé par les soins de la Duchesse de Castropiniano.

Les deux Maisons de l'Espagne les plus anciennes, les plus célèbres & qui sont aussi les plus riches, sont celles de *Medina-Celi* & de *Medina-Sidonia*. La première tire son nom d'une ville qui se trouve dans la vieille Castille, près de la rivière de Xalon. Ils furent créés Comtes par Henri II de Castille en 1368, & Ducs par Ferdinand & Isabelle en 1491. Leur ancien nom étoit *la Cerda*, & aujourd'hui ils portent celui de *Cordova*. Elifabeth de la Cerda, héritière de la première branche de cette Maison, fut mariée à Moyse Bernard, Comte de Béarn & de Foix. Les revenus de cette Maison sont proportionnés à sa noblesse & à son ancienneté; ils se montent à plus de 80000 livres sterling par an, ou près de 1500000 livres argent de France. Cette Maison est d'extraction Royale. Le dernier Duc de la branche de la Cerda s'appelloit *Louis François de la Cerda*; il fut Viceroy de Naples depuis 1692 jusqu'en 1706; ensuite Conseiller d'Etat, premier Ministre, & Gouverneur du Prince des Af-

turies en 1709. La Duchesse sa femme avoit aussi une pension de Philippe V de 4000 pistoles par an. Mais malgré des marques si particulières de la faveur & de la bonté du Roi, le Duc de la Cerda entra dans une conspiration contre Philippe, & tint une correspondance secrète avec l'Archiduc Charles. Le Marquis d'Astorga étoit aussi du complot; mais au lit de la mort il se crut obligé de découvrir la conjuration. Le Duc de la Cerda fut donc arrêté, comme il se rendoit au Conseil; il fut d'abord conduit à la citadelle de Pampelune, & ensuite à Fontarabie où il est mort.

La Maison de Medina-Sidonia tire son origine d'une ville de ce nom dans l'Andalousie. Les Chefs en furent créés Ducs en 1445. Leur nom est *Gusman el Bueno*, Gusman le bon, Leur revenu va au-delà de 60000 livres sterling par an, ou de 1200000 livres argent de France. Quoique les Gusmans eussent des liaisons particulières avec la Maison d'Autriche, cependant le Duc de Médina-Sidonia s'attacha inviolablement au parti de Philippe, pendant toute la

guerre de la succession, & suivit toujours ses étendards.

Comme on a parlé beaucoup en Angleterre du fameux Capitaine de *la Reyna*, qui a défendu avec tant de bravoure le Château du Maure à la Havanne, lorsqu'elle fut prise par les Anglois en 1762, vous ne serez pas fâché de sçavoir qui il étoit & de quelle Maison il descendoit.

Les *Velasco* ont été long-temps Connétables de Castille, dignité la plus éminente qu'il y eût anciennement dans ce Royaume, puisque les Connétables étoient Généralissimes nés de toutes les forces de la Castille. Aujourd'hui cette dignité, comme celle de Grand-Justicier d'Arragon, est un titre vuide & qui n'a d'honorable que le nom. Les *Velasco* furent faits Ducs de Frias en 1491, Comtes de Haro en 1430. & ensuite Comtes de Castel-Nuevo, & Marquis de Verlanga. La dignité de Connétable de Castille fut instituée en 1382 par Jean I, Roi de Castille. Elle n'est point héréditaire dans la Maison des *Velasco*, ainsi que quelques personnes en Angleterre l'ont pensé, parce que

depuis plusieurs générations, ils avoient été de pères en fils Connétables.

Les Espagnols ont en général un teint olivâtre ; ils font d'une taille moyenne, assez déliée & fort bien prise. Ils ont de beaux yeux, de gros cheveux noirs, & la tête petite, mais bien formée. La couleur de leurs habits est ordinairement d'un brun obscur, & leurs manteaux à tous sont presque noirs, ce qui prouve la gravité naturelle de cette Nation. Voilà comme le peuple & les bourgeois s'habillent en Espagne ; mais la Cour & les gens du bon air ont adopté les modes Françoises.

Les Espagnols sont d'une réserve & d'un froid extrême dans leur conduite ; ce qui répond bien à l'air grave répandu sur leur Physionomie. Ils se communiquent fort peu, & sur-tout aux étrangers. Mais lorsqu'une fois ils vous connoissent bien particulièrement, & que vous avez leur confiance, il n'y a pas de meilleurs amis au monde. Ils ont une haute idée de l'honneur qu'ils pouffent même quelquefois au-delà des bornes : effet de leur ancien goût pour la Chevalerie, & de l'esprit qui les animoit, qui les portoit à l'enthousiasme.

Comme ils font constans, fidèles, & chauds dans leur amitié, ils font de même vindicatifs, ardens & implacables dans leurs ressentimens.

Les Espagnols font généreux, libéraux, magnifiques & fort charitables. Ils font religieux sans dispute & dévots jusqu'à baiser la main de leurs Prêtres & les capuchons de leurs Moines. Si l'on peut leur reprocher quelque chose, c'est d'être trop hauts & quelquefois outrés dans leurs idées de grandeur. Ils se vantent que le soleil ne se lève & ne se couche que dans les pays de leur domination; que leur langue est la seule qui soit propre pour parler à Dieu; que le Ciel les a toujours comblés d'une faveur spéciale, & qu'ils n'ont jamais eu d'hérétiques dans le sein de l'Espagne. C'est à ces hautes idées que les Espagnols ont de leur pays & d'eux-mêmes, qu'ils doivent en partie les fougues de leur imagination. Un Montagnard des Asturies, qui n'est que simple Paysan, fait autant d'étalage de sa généalogie que s'il étoit Grand-d'Espagne; & le Castillan, avec sa cotte d'armes, jette un œil de dédain & de pitié sur les habitans de la Gallice.

Rien ne montre mieux le sang-froid des Espagnols que le trait suivant, rapporté par quelques Auteurs que tout le monde ne connoît pas. Dans la guerre qui s'alluma entre le Portugal & l'Espagne, immédiatement après la révolution qui mit la Maison de Bragance sur le Trône, les Portugais pillèrent un Village Espagnol nommé *Traigueros*. Ensuite ils passèrent plus avant, & ne laissèrent qu'une sentinelle dans ce Village. Le soldat Portugais, selon la bonne coutume du pays, mit bas son fusil, & prit sa guitarre pour s'amuser & passer le temps; mais les cordes n'étoient pas d'accord, & ne rendoient que des sons désagréables. Un habitant de ce Village, choqué de la discordance de cet instrument, s'avança près du soldat Portugais & lui dit, que, s'il vouloit la lui remettre un instant, il accorderoit sa guitarre. Le soldat lui confia l'instrument, bien charmé de trouver quelqu'un qui sçût l'accorder; & l'Espagnol, après l'avoir mis d'accord, le lui rendit fort poliment, en lui disant : *aora esta templada* (1).

(1) *La voilà maintenant d'accord.*

Les armes font la passion dominante des Espagnols ; ils lui sacrifient le commerce , les manufactures & l'agriculture. Cela ne parut jamais si bien que dans la guerre pour la succession ; les payfans abandonnant la charrue pour se ranger , soit dans le parti Autrichien , soit dans celui de la Maison de Bourbon. Ils n'avoient pas besoin d'un Sergent pour les haranguer , ou d'un Officier pour les surprendre ou pour les enrôler de force , comme cela se pratique en Angleterre ; ils alloient d'eux-mêmes se présenter au champ de bataille , en criant , *a la guerra, à la guerra.*

A juger de la Milice Espagnole par les événemens de la guerre présente (1760), on doit penser en Angleterre qu'elle fait d'assez mauvaises troupes ; mais nous sommes dans une grande erreur. Il n'y a pas dans le monde entier de soldats plus braves que les Espagnols , & tous ceux qui pensent autrement n'ont apparemment jamais lu l'Histoire. Les Ducs de Berwick & de Bitonto , les Comtes de Gages & de Schomberg , le Prince de Hesse , le Marquis de las Minas , les Généraux Stanhope , Peterborough , & Starem-

bergh ont été témoins de la bravoure des soldats Espagnols, & leur ont rendu toute la justice qu'ils méritoient. S'ils ne font pas aujourd'hui, dans cette guerre, un rôle bien brillant, ce n'est pas leur faute, & l'on n'a rien à leur reprocher. Les longues paix, le manque d'usage, & le défaut de bons Généraux, tout cela combiné suffit pour émousser le génie guerrier d'une Nation. Que les Espagnols soient bien disciplinés, & conduits par un Chef comme le Roi de Prusse, je répons qu'ils feront parler d'eux & qu'ils se comporteront aussi bien qu'aucunes troupes qu'il y ait en Europe, sur-tout la cavalerie. Ils supportent les plus horribles fatigues avec une patience incroyable; ils endurent le chaud, le froid, la faim, la soif, sans se plaindre & sans murmurer. Ils ont une constance & un courage étonnant pour les entreprises les plus dangereuses; & quoiqu'assez lents de leur nature, quand une fois ils se sont mis en mouvement, ils marchent & se battent avec beaucoup de chaleur, & avec une persévérance opiniâtre.

Le trop d'attachement des Espagnols aux opinions des Anciens, à Aristote, à

Platon , à Scot , &c. enfin aux vieux préjugés de l'Ecole , a beaucoup nuit chez eux & nuit encore au progrès des Sciences.

C'est en Médecine sur-tout que leurs préjugés pour les anciennes doctrines se montrent avec le plus d'éclat. Des millions d'hommes sont morts & meurent tous les jours en Espagne , parce que les Médecins se sont toujours opiniâtement attachés à suivre la pratique de Galien & d'Hippocrate , tandis qu'ils en auroient pu sauver un grand nombre , s'ils avoient eu la même confiance à Boerrhave ou à Sydenham.

Les Espagnols ont encore beaucoup de penchant & de talent pour la politique. Ils entendent très-bien , & ils étudient avec beaucoup d'application les intérêts de leur pays. Le Payfan le plus grossier va raisonner sur les affaires publiques , d'une manière qui ne seroit point déplacée dans la bouche d'un Sénateur séant aux États.

Pour vous donner une idée des Universités Espagnoles , je m'arrête à celle de Salamanque , qui est la plus ancienne , la plus fameuse , & dont je vais faire la description.

L'Université de Salamanque est composée de vingt-quatre Professeurs qui ont chacun mille ducats par an. La Bibliothèque est peu considérable, & tous les livres sont enchaînés, de crainte qu'on ne les lise ou qu'on ne les dérobe. Il y a douze Professeurs en Théologie, dont quatre donnent des leçons le matin, & quatre l'après-midi. Il y a aussi des Sous-Professeurs, ou des Régens subalternes, dont les honoraires ne font que de cinq cents écus de vellon par an. Il y a un Professeur particulier pour la doctrine de *Durand*, & un autre pour celle de *Scot*. Le Docteur Subtil est celui qui a le plus besoin d'Interpretes, puisqu'Erasme dit quelque part, qu'il employa neuf ans pour entendre seulement sa Préface. Outre les Professeurs appointés, il y en a d'autres encore qui sont payés par les étudiants. Le Cardinal Ximenès remplit autrefois une de ces dernières places, & sûrement il ne s'attendoit pas alors à faire dans la suite une si grande figure dans le monde. Les douze autres premiers Professeurs sont pour le droit civil & le droit canon, la médecine, la philosophie & les mathéma-

tiques. Les vingt-quatre Professeurs de l'Université ont à leur tête un Président qui s'élit tous les ans, & un Ecolâtre qui est toujours un Chanoine de Salamanque, & dont la dignité répond à celle de notre Vice-Chancelier. Ces deux emplois produisent chacun 8000 ducats par an; & l'on m'a dit que les revenus de l'Université se montoient à 90000 ducats. Anciennement on comptoit à Salamanque jusqu'à 7000 Écoliers; mais depuis plus d'un siècle ce nombre est considérablement diminué. Les classes sont fort supérieures, & la plus petite peut contenir 2000 Écoliers. Tous les Étudiants sont habillés de la même manière, & ont tous, comme les Ecclésiastiques, une soutane, les cheveux coupés, & le bonnet; car personne ne peut y porter de chapeau. L'Université est composée de vingt-quatre Collèges, & un Écolier ne peut y demeurer que sept ans. Le pont de pierre de Salamanque, qui est construit sur la Tornez, est un édifice Romain digne d'être remarqué.

La langue Espagnole est formée de deux langages différens, du Basque & de l'ancienne langue Romance. Il y a
bien

bien de l'apparence que les anciens Espagnols parloient Basque , comme les anciens Écossais parloient la langue Erse , & nos anciens Bretons le Gallois. Ces trois Idiomes , le Basque , l'Erse , le Gallois , subsistent encore en Europe ; on les parle dans la Biscaye , dans le pays de Galles , en basse Bretagne , & dans les montagnes de l'Écosse. La langue Romance, suivant son étymologie , étoit une corruption du Latin ou de la langue Romaine ; c'est aujourd'hui la langue Castillanne. Les Espagnols emploient souvent le B pour V , le C pour Q , &c. les Romains en faisoient de même , en disant *Beneri bixit* , pour *Veneri vixit* & *pequniam* pour *pecuniam* , &c. Les Espagnols aiment encore beaucoup le D final , comme les Romains le mettoient aussi quelquefois à la fin d'un mot , ainsi que dans *predad* , *altad* , *merid* , pour *præda* , *alta* , *meri*. En Espagnol on trouve *verdad* , *libertad* , *juventud* , pour *veritas* , *libertas* , *juventus* , &c. Quelquefois les phrases Latines & Espagnoles sont les mêmes mot pour mot. Le Castillan écrit encore fort souvent le Latin du bas Empire , sans y rien changer. Je suis persuadé que ,

pour connoître le Latin que les Romains parloient pendant la seconde guerre de Carthage , l'Espagnol donneroit plus de lumières à cet égard qu'aucune autre langue de l'Europe.

On remarque beaucoup de ressemblance entre plusieurs mots Anglois & Espagnols ; mais quelle est la langue qui les a prêtés à l'autre ? c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. Voici quelques-uns de ces mots : *casaca*, a *cassock*, une soutanne ; *mucho*, *much*, beaucoup ; *rajas*, *rags*, des haillons ; *carpa*, a *carpe*, une carpe ; *golfo*, a *gulph*, un golphe ; *falta*, a *fault*, une faute ; *carga*, a *charge*, une charge, &c. Notre mot *ropper*, sorte de manteau, vient évidemment de l'Espagnol *arropar*, se tenir chaudement ; *to vamp* racommer, d'*avampier* qui signifie des guêtres repetassées ; *harquebust* arquebuse, d'*arcabuz* ; *cordwainairs* du mot François *cordonniers*, mais provenant de l'Espagnol *Cordova*, Cordoue, parce que le cuir dont on faisoit les souliers, lorsqu'on commença à faire usage de cette chaussure, venoit de Cordoue ; *tabard* une cotte-d'armes, de *tavardo* qui signifie la même chose, &c.

Le Chancelier Bacon, parlant de

l'abondance de la Langue Espagnole , dit que nous n'avons point de mots aussi expressifs que leur *Desenvestura* & *Despejar*. Il est certain que l'Espagnol aime les longs mots, les *ampullas* & *sequipedalia verba* d'Horace. *Despavilladeras* n'est-il pas un mot trop long & trop sonore , pour exprimer une chose aussi vile, aussi commune que des *mouchettes* ? Ils ont des mots de sept, de huit, & quelquefois de neuf syllabes, comme *abandonamiento*. Comme il y a quelque chose de pompeux & de magnifique à la fin des mots Espagnols, & dans leur son, ils ont aussi un tour de phrase & une manière de s'exprimer particulière. Par exemple, nous disons en Angleterre *le Roi* & *la Reine*, & eux disent les Rois Catholiques, *los Reyes Catholicos* : le Roi d'Angleterre signe, *George Roi*, & le Roi d'Espagne signe, *moi le Roi* ; nous disons, *puissiez-vous vivre long-temps* : & eux disent, *vivez mille ans & plus*. Ils se servent souvent du mot *mentira*, & n'osent s'exprimer par celui de mensonge. Ils ne prononcent jamais les mots *cuerno* ou *cornudo*, sans demander pardon à ceux à qui ils parlent : on m'a dit que

les Italiens avoient la même délicatesse. Don Juan de *Jaurequi* a traduit en vers la *Pharsale* de *Lucain*. J'ai pris toutes les peines du monde pour me procurer cette traduction; je n'ai jamais pu la rencontrer nulle part. On a dit de *Brébeuf*, qu'il étoit plus *Lucain* que *Lucain* même, *Lucano Lucanior*; que doit-on penser de la version de Don Juan, & quelle doit être l'emphase de *Lucain*, qui étoit né Espagnol, rehaussée de toute la pompe, de l'harmonie & de la magnificence de la Langue Castillanne! Les Espagnols ont une infinité de proverbes, soit politiques, soit littéraires, soit militaires, & pour quantité d'autres objets. Voici un de leurs proverbes politiques. *Con todo el mundo guerra, y paz con Ynglaterra*: « La Guerre avec » tout le monde; la paix avec l'Angle- » terre ». Ils en ont qui sont fort singuliers, comme *Mas quiero, que se mueran seys Duques, que morir me yo*, » J'aime mieux que six Ducs meurent » que moi, » *Un asno coxo, un hombre roco, y el Demonio, todo el mismo*, » Un âne boiteux, un homme roux, » & le Diable sont la même chose ».

Le génie militaire dont est animée

cette nation se fait voir jusques dans ses divertissemens, & sur-tout dans le jeu des cartes. Ils appellent les quatre rois *Matadores*, tueurs d'hommes, parce qu'ils conçoivent les Souverains comme autant de guerriers. Le nom de *Spadille*, qu'ils donnent à l'as de pique, vient de *spada*, & signifie une petite épée : *Bastos* est le nom de l'as de trefle, parce qu'il représente une massue, & *Punto* est celui de l'as de carreau, parce qu'il représente la pointe ou le fer d'une lance, &c. &c.

Pour vous montrer, Monsieur, le rapport que les Langues Castillanne, Basque & Portugaise ont entre elles, voici dans ces trois idiomes l'Oraison Dominicale que j'ai disposée en trois colonnes pour que vous puissiez les comparer ensemble.



<i>Castillan.</i>	<i>Basque.</i>	<i>Portugais.</i>
<p>Padre nuef- tro, que estas en cielos : Sanctificado sea tu nom- bre, venga tu Reino. Sea hecha tu vo- luntad, affien- la tierra, co- mo en el cie- lo. El pan nuestro de cada dia da- nos oy. Y perdonanos nuestras of- fensas , affi- commo nos otros per- donamos a los que nos offenden. Y no nos metas en tentacion, mas libranos de mal.</p>	<p>Gure aita ce- ni etan aice- na ; sanctifi- ca bedi hire icena ; ethor bedi hire re- fuma ; eguin bedi hire vo- rondateá , ceruan bega- la turrean ere. Gure eguneco og- uia igue egun. Eta quitta ietza que gure , corrac , nola gus gordu- ney , quitta- zen baitrare- ga. Eta ez- gaitzala far eraci tenta- tionetan , baina de lura gaitzac gaichtotic.</p>	<p>Padre nosso , que stas nos ceos. Sancti- ficado feia o teu nome. Venha a nos o teu Reino. Seja feita a tua vonta- de , assim na terra , como nos ceos. O paô nosso de cada dia nos dai hoje. E perdoanos as nossas divi- das, assim co- mo nos per- doanos aos nossos divi- dores. E nao nos deixes cahir en ten- taçao , mas livranos de mal.</p>
Amen.	Amen.	Amen.

On peut remarquer ici que le Castillan est tiré du Latin presque mot pour mot; que le Basque est Barbare, & que le Portugais n'est qu'une corruption du Castillan.

C'est dans le lit que l'on déjeûne & qu'on soupe très-souvent en Espagne. Les Espagnols font peu d'usage du thé, & ne prennent guères que du chocolat. Ils boivent fort peu de vin; & leur dîner n'est ordinairement composé que d'un plat, qu'ils appellent un *pochao*, sorte de haricot ou de pot-pourri, dans lequel il entre du bœuf, du mouton, du veau, du cochon, du lard, des herbes, &c. le tout cuit & mêlé ensemble. Les riches se font servir le même plat apprêté plus délicatement, & on l'appelle *olla podrida*, pot-pourri. La tempérance dans le boire & le manger est sans doute une des premières vertus des Espagnols en général; & ils ont coutume de dire *unas azeitunas, una salada, y ravanillos, son comida de los cavaleros*, » Des olives, une salade, & des » radis font la nourriture des Cheva- » liers ». Ils mangent beaucoup d'ail, & dans leurs repas ils ne changent ni de couteau ni de fourchette; mais

aussi ne se piquent-ils point de délicatesse & de propreté.

Le goût de la danse & de la galanterie est généralement répandu par-tout; ce sont les deux passions dominantes de tous les Espagnols. Depuis le regne des Bourbons en Espagne, la jalousie y a été renfermée dans certaines bornes. On a observé qu'à mesure que les pays se civilisent, cette horrible passion diminue. La danse est pour les Espagnols un divertissement si agréable, que les femmes les plus âgées ne s'en privent point, & ne veulent être exclues d'aucune fête. On voit souvent la grand'-mère, la mère, & la fille, danser ensemble dans la même assemblée. Les Anglois au contraire abandonnent la danse à la jeunesse, & réservent les cartes pour les gens âgés. Les deux danses favorites des Espagnols, sont les *sequidillas* & le *fundango*. La première a quelque chose de ressemblant à notre danse Angloise appelée *le hay*. L'autre est fort ancienne & paroît venir des Romains, quoique les Espagnols y aient mêlé je ne sçai quoi d'Arabesque. Ils sont généralement fous de cette danse, les Grands, la Noblesse, les Bourgeois, & le petit Peuple.

ple. Je lui soupçonne quelque ressemblance avec la *pantomime de Leda*, qui se dançoit chez les Romains.

Voici comment on vit en Espagne : on va le matin à la Messe, on dîne à midi, on dort l'après dîner, c'est-à-dire, on fait la méridienne, ou ce qu'ils appellent *la sieste*, & le soir on va faire un tour pour prendre l'air. L'étiquette générale, est que dans les rues & dans les Eglises les hommes soient tous habillés de la même façon, & que les femmes soient toutes entre elles habillées aussi de la même manière. Celles-ci cependant, dans leurs visites, sont habillées chacune à sa mode, ou à sa fantaisie; & leurs ajustemens sont plus beaux, plus ornés que ceux de nos Dames en Angleterre. On conçoit aisément quel avantage c'est pour la galanterie Espagnole que tout le monde ait en public le même uniforme. Les femmes ont un galant d'office comme les Italiennes ont leur *figisbée*. Leur promenade du soir me paroît un diverrissement fort insipide. On ne voit qu'une longue file de carrosses, qui se suivent les uns les autres, & remplis, à la vérité, de beau monde. Ici c'est un Duc avec son Confes-

feur ; là ce font deux jeunes Abbés dans un vis-à-vis. On voit quelquefois dans un seul carrosse, comme dans les portraits de Wandyck, une famille entière, composée du mari, de la femme, des enfans, des nourrices & des femmes-de-Chambre. Les jours de *gala* ou de fête à la Cour, les laquais sont en fort beaux habits de livrée avec des plumets. Le nombre des domestiques que les Grands & les gens de distinction ont à leur service, est ici porté à l'excès. En voyant ces légions de gens de livrée, je me rapellois cette expression de Tacite, *familiarum nationes*. Vous sçavez que le nombre des esclaves s'accrut tellement à Rome, qu'il devint à charge à l'Etat, & plus onéreux que l'entretien des légions. Il y a des Grands d'Espagne, qui ont jusqu'à trois ou quatre cents domestiques. Notre Ambassadeur fut obligé d'en prendre environ une centaine, pour se conformer à l'usage du pays. Comme les carrosses sont toujours attelés de six ou de quatre mules, il y a d'ordinaire deux postillons & quelquefois même jusqu'à quatre, & six laquais derrière, outre un palfrenier qui prend deux mules lorsqu'on est aux

portes de Madrid , parce qu'il n'est pas permis d'entrer dans la Ville avec plus de quatre mules. Dans les grandes chaises , on ôte l'impériale & les côtés du carrosse , pour mieux respirer la fraîcheur. On se sert rarement de chaises à porteurs ; mais ceux qui s'en servent , ont toujours fix laquais à leur suite. Deux se tiennent à côté des porteurs pour les aider & les soutenir , s'ils faisoient un faux pas ; deux autres marchent aux deux côtés de la chaise , & deux sont derrière avec des lanternes , même en plein jour : en un mot , on a ordinairement neuf à dix domestiques , quand on prend la chaise à porteurs , & huit à neuf quand on va en carrosse.

Madrid n'a point de Siège Épiscopal , ni Archiépiscopal ; elle est bâtie sur des collines dans le voisinage d'un petit ruisseau appelé le *Mançanarez* , sur lequel Philippe II a fait bâtir un très-grand & très-beau pont : ce qui fit dire à un François , que *le Roi devoit vendre le pont pour acheter une rivière.*

Charles V ayant été rétabli à Madrid d'une fièvre quarte qui le tourmentoit depuis long-temps , fixa dans cette ville la résidence royale ; mais on

ne peut s'empêcher de trouver ce choix bien bizarre. La capitale d'un Royaume aussi vaste & aussi grand que l'Espagne, devroit être dans un endroit comme Séville. Il y a une belle rivière, un bon port, toutes les aïfances & les commodités de la vie; le commerce s'y feroit aisément, & l'on y jouiroit d'une heureuse abondance. Mais les dépenses qu'il faudroit faire pour ériger de nouveaux Tribunaux & bâtir de nouveaux Palais, font un grand obstacle à l'exécution d'un si beau projet.

Madrid est entouré de montagnes fort élevées, dont le sommet est toujours couvert de neiges. Elle n'est point fortifiée, & n'a point de fossés; elle n'a que des murailles de terre, & les portes de la ville, suivant le goût du pays, ont la ferrure en dehors. Il y a peu de belles rues, excepté la *Calle Major*, la *Calle d'Atocha*, la *Calle d'Alcala* & la *Calle d'Aucha*; toutes les autres sont longues, étroites & remplies de boue. La Place Majeure est la seule belle place qu'il y ait à Madrid; elle est grande, spacieuse & assez régulière; c'est dommage qu'il y ait tant de balcons aux fenêtres qui donnent sur

cette place ; cela présente une uniformité désagréable.

Les maisons de Madrid sont de brique pour la plûpart , & les murs en sont bâtis à sec , parce que la chaux y est fort rare & fort chère. La pierre coûte encore bien plus , parce qu'il faut la faire venir de cinq à six lieues. Le prix des loyers est exorbitant , & l'on ne peut être meublé qu'à force d'argent. Si vous voulez , par exemple , avoir des vitres à vos fenêtres , il faut les y faire mettre vous-même ; car en louant une maison , vous n'y en trouverez point. Toutes les maisons en général sont misérablement bâties , les murs n'ont aucune solidité , aucune épaisseur ; ils ont un air postiche , & semblent n'avoir été conduits que pour faire ligne dans la rue , sans qu'on ait eu dessein d'y habiter. Aussi faut-il ordinairement traverser deux ou trois appartements fort vastes , pour parvenir à une petite chambre où toute la famille se retire. Les maisons ont ainsi plus l'air d'une prison qui renferme des esclaves , qu'elles ne ressemblent à l'habitation de gens qui jouissent de leur liberté. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée , & sou-

vent toutes celles de la maison, ont de grands balcons, & sont encore fermées par un treillis de barres de fer qu'on appelle une *jaloufie*. Une seule famille n'occupe pas toute une maison, comme nous faisons ordinairement en Angleterre; mais il y a toujours plusieurs familles, qui souvent ne se connoissent point, & n'ont entr'elles aucune liaison. Les gens riches & à leur aise ont un appartement d'hiver & un appartement d'Été. On voit cependant à Madrid quelques Palais magnifiques, sur-tout ceux qui ont été bâtis par des Vicerois au retour de leur commission. Il y a des Grands d'Espagne qui ont aussi de très-beaux Hôtels, avec de grandes cours, & à portes cochères, quoiqu'elles soient fort rares à Madrid. La maison qu'occupoit le Chevalier *Keene*, notre Ambassadeur, étoit grande, spacieuse & magnifique. Elle avoit été bâtie par un des descendans du fameux *Cortez*, & quoiqu'elle eût été anciennement plus d'à demi-brûlée, il y restoit encore assez d'appartemens pour loger à l'aise deux ou trois cents personnes. Le Comte de Bristol la retint après la mort de son prédécesseur, &

la remit ensuite au Prince *Catholico*.

Les Étrangers sont fort embarrassés pour trouver des logemens à Madrid ; il n'y a que *la Fontaine d'or* , qui soit une Auberge passable. Les Espagnols n'aiment point à avoir des Étrangers dans leurs maisons , sur-tout lorsqu'ils ne sont pas de la Religion Catholique. On ne sçait à Madrid ce que c'est que Cabaret ou Café ; ils n'ont qu'un seul papier de nouvelles , qui est la Gazette même de Madrid. Les lieux de Spectacles sont , l'Amphithéâtre , où se font les courses de Taureaux ; le Théâtre de la Croix , & celui du Prince.

Le bruit que font toutes les nuits des troupes de Pélerins qui chantent les Pseaumes ou qui récitent le Rosaire , est aussi désagréable pour un Étranger , que les Processions éternelles qui se font , sur-tout dans le temps de Pâques , la Procession des Flagellants , &c. &c.

On ne sçauroit traverser les rues de Madrid , sans voiture ; car ici , comme à Edinbourg en Ecosse , on jette pendant la nuit toutes les immondices dans les rues , & l'on ne peut guères aller à pied , sans marcher dans l'ordure.

Après les Palais du Roi , ce qu'il y a

de plus beau à Madrid , c'est le Collège des Jésuites , qui est d'une Architecture simple & noble.

Le Palais neuf est au midi de la ville ; il est bâti dans le même endroit où étoit l'ancien Palais construit par Charles V , & dans lequel fut renfermé François I. La Maison des champs , ou *la Casa del campo* , a été bâtie par Philippe III , pour y loger sa Maitresse. *Buen-retiro* , est l'ouvrage du Comte-Duc d'Olivarez , premier Ministre sous Philippe IV. Madrid a quelques Couvents très-beaux , bien bâtis , & entr'autres celui de Notre-Dame d'*Atocha* , ou du Buisson ; c'est dans l'Eglise de cette Maison que se chantent les *Te Deum*. Le Couvent de *Salesas* est encore d'une fort belle Architecture. Il y a un Couvent de Chanoinesses , qu'on appelle *les Dames de Saint-Jacques*.

Selon les meilleurs Écrivains Espagnols , les Couvents d'Hommes & les Monastères de Filles , dans toute l'étendue de l'Espagne , se montoient en 1623 , à 2141 Maisons , & le nombre des Religieux & Religieuses , à 44915 : calcul que tous ceux qui connoissent le génie de cette Nation , ne trouveront sûrement pas exagéré.

LETTRE XXII ET DERNIERE.

Voyage de Madrid à Lisbonne.

SA Majesté Catholique n'ayant pas jugé à propos de rendre au Comte de Bristol une réponse positive & analogue à la demande faite par la Cour Britannique, nous nous attendions à brusquer notre départ, & nous fîmes en conséquence nos préparatifs. Après nous être munis des passe-ports nécessaires, M. *Stanian Porter*, Consul Général de la Nation Angloise, à Madrid, partit le premier, & prit le 16 Décembre le chemin de Lisbonne. Nous fûmes obligés de prendre cette route, parce que la guerre nous empêchoit de passer par la France, & que nous ne pouvions suivre la route de la Corrogne, sans avoir des voitures, à moins que nous ne fissions un détour considérable en gagnant Compostelle. De plus, Sa Majesté Britannique avoit elle-même fixé notre route, en ordonnant que le *Portland*,

Vaisseau de guerre, commandé par le Capitaine *Hughes*, fit voile directement pour Lisbonne, pour ramener en Angleterre l'Ambassadeur & toute sa suite. Notre Consul ayant ainsi pris les devants pour préparer nos logements, & tout ce qui nous étoit nécessaire, son Excellence se mit en route le 17 Décembre, sans prendre congé de la Cour d'Espagne.

Comme toute la Nation détestoit la guerre qu'on alloit avoir avec nous, les Espagnols ne pûrent voir partir l'Ambassadeur, sans en marquer les plus vifs regrets. Quelques-uns disoient tout haut, *es por nuestros pecados*, c'est pour nos péchés; & d'autres plus fins, que c'étoit un coup de politique, *es uno golpe politico*: c'est-à-dire, cette guerre n'est point une guerre nationale, mais une affaire de famille.

Quoique l'Ambassadeur se retirât sans avoir pris congé du Roi & de la Famille Royale, il reçut pourtant à son départ toutes les civilités & tous les honneurs dûs à son rang & à son caractère. Le Général Wall envoya des ordres à tous les Gouverneurs & Commandans des Villes par où devoit passer

L'Ambassadeur d'Angleterre, pour lui faire rendre les honneurs d'usage. En conséquence, dans toutes les places qui se trouvèrent sur son passage, le Gouverneur vint complimenter l'Ambassadeur; les soldats étoient sous les armes, tambour battant, avec les drapeaux; & à la sortie on tiroit le canon des remparts.

Nous fîmes soixante-trois lieues avant que de pouvoir gagner le Portugal, & de passer la Guadiane à Badajoz, qui est la dernière Ville de l'Espagne sur cette frontière. De-là nous fîmes encore vingt-neuf lieues pour nous rendre à *Aldea Gallega* petit Village au sud du Tage, où l'on prend un bateau pour se rendre à Lisbonne.

Les deux tiers de notre route furent en pays ennemi, & le reste, sur un terrain escarpé, nud, sec, affreux, & quelquefois cependant plus fertile que celui de l'Espagne, mais presque aussi mal cultivé. Outre cela l'hyver, qui est toujours désagréable pour les voyageurs, le fut particulièrement pour nous. Depuis près de quinze jours il ne cessoit de pleuvoir, ce qui avoit tellement fait déborder les rivières que ceux qui conduisoient nos équipages furent arrêtés

long-temps en chemin. Ajoutez à cet inconvénient ceux de la saison, le froid, la violence des vents, & l'agitation extraordinaire qu'éprouve la Baye de Biscaye pendant le mois de Décembre; vous verrez que nous vérifiâmes bien à la lettre ces paroles de l'écriture : *priez que votre fuite ne soit pas en hyver.*

Le premier endroit digne de remarque, qu'on trouve dans la route de Madrid à Lisbonne, est *Talavera de la Reyna* dans la nouvelle Castille, sur les rives du Tage. C'est la plus grande Manufacture d'étoffes d'or & d'argent qu'il y ait dans toute l'Espagne. Ferdinand VI, qui la protégeoit beaucoup, a tâché de la faire fleurir par des encouragemens considérables; mais elle paroît déjà décliner, ainsi que plusieurs autres Manufactures. On fait aussi dans cette Ville de fort belle vaisselle de terre. *Talavera* s'appelloit autrefois *Talabriga*; on la nomme aujourd'hui *de la Reyna*, parce qu'elle appartenoit à la Reine *Marie*, femme d'Alphonse XII.

Avant que d'arriver à *Jaraysejo*, il faut passer sur une montagne, dans un chemin tournant, fort escarpé, fort long, & dont quelques endroits sont très-dan-

gereux. Nous mêmes une matinée toute entière à faire ce trajet, & un de nos chariots de bagage fût culbuté. La montagne qu'on est obligé de traverser a deux lieues en-deçà de *Truxillo*, est aussi très-difficile à passer. On est obligé de prendre des bœufs pour faire monter les voitures, tandis que des hommes poussent par derrière, sans quoi il ne seroit pas possible de franchir ce pas. *Truxillo* est dans l'Estramadure, & dans un canton assez fertile; elle est située sur le penchant d'une colline commandée par une forteresse qui est sur la hauteur. Cette Ville, bâtie par Jules-César, étoit appelée *Turris Julia*, d'où s'est formé par corruption le nom de *Truxillo*.

Le second endroit remarquable, est *Mérida*, Capitale de l'Estramadure sur les bords de la Guadiane. L'Empereur Trajan y a fait bâtir un magnifique pont qui est un fort bel ouvrage. On voit dans cette Ville plusieurs vestiges d'antiquités Romaines, tels qu'un amphithéâtre, un cirque, un aqueduc, les murailles de la Ville, & une très-belle colonne, qui est sur la place du marché, au haut de laquelle on a placé

une statue , &c. Cette Ville fut bâtie par l'Empereur Auguste , qui la donna aux soldats vétérans , d'où elle fut nommée *Emerita Augusta* , dont le nom moderne de Mérida est encore une corruption.

Sur les bords de la même rivière , à quatre lieues de Mérida , on trouve Lobon , où il y a une forteresse. Cette Ville s'appelloit anciennement *Lycou* qui signifie en Grec un loup , & le nom Espagnol a la même signification.

La dernière Ville de l'Estremadure sur les frontières du Portugal , est Badajoz , Ville très-bien fortifiée , qui a un fort beau pont & une forteresse. Son ancien nom étoit *Pax Augusta* , dont par corruption on a fait *Badajoz*. Ici nous fîmes à l'Espagne nos derniers adieux , & nous fûmes bien charmés de nous voir le lendemain au matin à Elvas dans le Portugal. Son Excellence y séjourna une journée entière , pour faire ses dépêches & pour prévenir de son arrivée à Lisbonne M. Hay, notre Ambassadeur en cette Cour. Elvas est dans la Province d'Alentejo , & c'est la plus forte place des Portugais de ce côté-là. Elle a un Siège Episcopal , & une très-belle Ca-

thédrale; la salle où s'assemble le Chapitre mérite encore d'être vûe. Le Doyen, après nous avoir fait un très-gracieux accueil, voulut nous faire voir tout ce que l'Eglise offre de curieux pour un voyageur.

A six lieues plus loin, on trouve *Estremos* qui est une autre place de guerre, éloignée seulement de deux lieues de *Villa-Viçosa*, où, sur la hauteur, est une forteresse considérable. *Estremos* est dans une situation fort agréable: la Ville est jolie & charmante; elle a un air de propreté remarquable, & l'on y fabrique de très-belle vaisselle de terre. C'est près d'*Estremos* que les Portugais, sous le commandement du Comte de Schomberg, remportèrent en 1663 une grande victoire sur les Castillans qui étoient commandés par Don Jean d'Autriche, & c'est la dernière invasion qu'ils aient faite dans ce Royaume. Après la bataille, on trouva dans la cassette de ce Prince un état de l'armée Espagnole, de l'artillerie, & des provisions de guerre & de bouche. Sur quoi, vous remarquerez, Monsieur, la mauvaise plaisanterie d'un des Secrétaires d'Etat de la Cour de Lisbonne,

qui, renvoyant ce Mémoire à la Cour d'Espagne, écrivit au bas : *Nous certifions que le présent état est fort exact, ayant été trouvé sur le champ de bataille après la défaite de Don Jean d'Autriche près d'Estremos le 8 Juin 1663.* Il y a précisément aujourd'hui cent ans, que les Espagnols n'avoient fait aucune irruption en Portugal.

La Ville la plus remarquable, après celles dont je viens de parler, est *Arrayolos*, bâtie sur une éminence avec une bonne forteresse. Elle donne le titre de Comte à la Maison de *Castro*. Le 31 Décembre nous arrivâmes à *Aldea Gallega*, où nous nous trouvâmes tous réunis, après avoir été toujours séparés depuis notre départ de l'Espagne. Nous jouîmes du délicieux point de vûe du Tage, qui, dans cet endroit, n'a pas moins de trois lieues de largeur. Nous ne pûmes le traverser que le lendemain matin à six heures, à cause de la marée. Nous nous remîmes un peu de nos fatigues; car il y avoit parmi nous des gens qui avoient horriblement souffert dans la route.

Nous entrâmes à huit heures du matin dans Lisbonne, où M. Hay reçut l'Ambassadeur

L'Ambassadeur avec toute sa suite, & nous conduisit dans son Hôtel.

Lisbonne est bâtie comme l'ancienne Rome sur de petites collines. Il n'est pas possible d'imaginer un plus bel aspect que celui de cette vûe sur la rivière ; mais à mesure qu'on approche du rivage, on ne peut s'empêcher de déplorer les ravages que les tremblemens de terre y ont faits. Après que nous eûmes gagné les bords de la rivière, nous traversâmes, dans l'espace de près d'un quart de lieue de longueur, quelques rues dont les maisons étoient abattues des deux côtés, & dans le même état où le tremblement les avoit mises. Il ne faut pas croire que la plus grande partie de cette belle ville ait été renversée le jour même de ce funeste événement. Le tremblement de terre ne détruisit pas seulement un quart des maisons ; mais l'allarme & l'épouvante s'étoient si fort répandues parmi les habitans, que la plupart abattirent le dessus des maisons pour n'en être pas écrasés.

En considérant le temps qui s'est écoulé depuis ce désastre, il paroît qu'on s'est très-peu pressé de rebâtir les maisons. Il n'y a que la Douane, l'Arce-

nal, le Théâtre, & quelques autres bâtimens qui aient été relevés.

Tout le monde convient, que le feu fit encore plus de ravage que le tremblement. Dans la première consternation, des milliers d'habitans se crurent malheureusement plus en sûreté dans les Églises, & laissèrent leurs maisons en proie aux flâmes. Le plomb fondu qui couloit de toutes parts, & les toîts des maisons qui enfonçoient les planchers, ou qui renversoient les murailles, ont enseveli plusieurs milliers d'hommes. On ne peut se représenter cette scène d'horreur, de mort & de confusion, sans frémir & sans déplorer le sort de ces infortunés. Les secousses de la terre passées, le feu continua d'agir encore pendant plusieurs semaines, & l'on croit que cela seul préserva Lisbonne de la peste qu'on craignoit beaucoup, par la quantité des cadavres dont l'air devoit être infecté. On ne sçait pas au juste le nombre de ceux qui périrent dans ce jour de désolation; on conjecture seulement qu'il peut se monter à trente ou quarante mille ames (1).

(1) Selon plusieurs Relations, ce nombre est exagéré de moitié.

Vers les dix heures du matin , le Ciel étoit fort ferein & du plus bel azur : on s'attendoit à avoir un des plus beaux jours du monde , & un quart-d'heure après , tout fut dans le désordre , le trouble , la consternation & l'horreur.

Ce funeste événement produisit divers effets parmi les Commerçans. Ceux qui étoient sur le point de faire banqueroute , ayant perdu leurs Livres & leurs Registres , se trouvèrent tout-à-coup débarrassés de leurs dettes ; d'autres qui avoient toutes leurs richesses dans leurs papiers , se virent en un moment réduits à l'indigence.

Les calamités dont le Portugal , & sur-tout Lisbonne , ont été affligées , depuis quelques années , n'ont point d'exemple dans l'Histoire. Tremblemens de terre , incendies , famines , conjurations contre le Roi , exécutions sur exécutions , empoisonnements sur empoisonnements des personnes les plus qualifiées , des roues , des échaffauds , des tortures employées pour les plus grands Seigneurs de la Cour & du plus beau sang , l'expulsion d'un Ordre Religieux très-célebre ; enfin aujourd'hui une inva-

sion dans le Royaume de la part d'une Nation puissante , ennemie naturelle du Portugal ; des bataillons redoutables & nombreux qui ravagent leur territoire , qui portent le fer & le feu par-tout , & dont le canon , comme le tonnerre , gronde déjà aux portes de leur capitale ; le Roi prêt à prendre la fuite , &c. &c. On trouvera difficilement tant de malheurs accumulés à la fois dans l'Histoire d'aucune Nation.

L'Auteur d'une Brochure imprimée à Madrid depuis peu , que je viens de recevoir , & qui a pour titre , *Prophétie Espagnole* , s'efforce de prouver que tous les malheurs dont le Portugal est accablé , ont leur source dans l'union de ce Royaume avec l'Angleterre , c'est-à-dire , avec des Hérétiques. Il est certain que l'Être Souverain qui gouverne cet Univers , agit par des loix générales , qui s'étendent sur le système entier de sa providence : on ne peut donc , sans blasphème , l'envisager comme un Partisan , qui ne fait que la petite guerre. Le reste de la Brochure tend à montrer que Sa Majesté Catholique n'a envahi le Portugal , que pour mettre les

Portugais en liberté, & les affranchir de la tyrannie des Anglois.

L'Arcenal de Lisbonne, le Théâtre, quelques Eglises, & sur-tout l'Aqueduc, méritent l'attention des Voyageurs. L'arcade du centre, dans ce dernier édifice, est peut-être un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait en Europe. Cet Aqueduc a été endommagé en certains endroits par le tremblement de terre, mais le corps de l'ouvrage a résisté aux plus violentes secousses.

Le Théâtre est un édifice d'une très-belle forme, construit avec beaucoup de goût & de jugement. Les Acteurs Portugais excellent dans la Pantomime. Je leur ai vu jouer *le Maître d'École*, & j'en ai été fort content; les scènes sont animées, liées entr'elles, & bien raisonnées. Nos Pantomimes en Angleterre, quoique ornées de décorations magnifiques & de machines surprenantes, ne présentent rien ou presque rien à l'esprit. Je n'en suis pas fort étonné: le fameux *Garrick*, qui certainement est un des plus grands Acteurs de l'Europe, & un des meilleurs Juges du

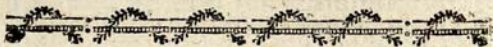
Théâtre , est trop grand admirateur de Shakespear & de la Nature , pour songer à perfectionner des extravagances telles que nos Pantomimes.

Les rues de Lisbonne sont mieux entretenues & plus propres que celles de Madrid ; mais les montées & descentes continuelles les rendent extrêmement désagréables. Presque toutes les maisons ont des jalousies. Les Portugaises, plus agréables & plus jolies que les Espagnoles, ne se montrent pas aussi souvent en public. Elles ont beaucoup de soin de leurs cheveux, & sçavent se coiffer avec beaucoup de goût. Quoique le froid soit quelquefois très-piquant à Lisbonne, on fait très-rarement du feu dans les cheminées ; on y supplée par des manteaux qu'on ne quitte pas même dans la chambre, & quelquefois par des brasiers.

La vue du Tage est charmante & fort agréable, sur-tout des fenêtres des maisons qui sont sur le bord de cette rivière. Les petits batteaux qui la traversent sans cesse, quelque temps & quelque vent qu'il fasse ; le grand nombre de vaisseaux de toutes les Nations ; l'ar-

rivée ou le départ de la Flotte du Brésil ; cette grande ouverture de la rivière au-delà de la barre ou de la rade ; le Château de Bellem , qu'on voit sur la droite ; le Palais du Roi & le Château de Saint-Julien , qui sont sur la gauche , &c. &c. tous ces objets forment un magnifique coup-d'œil. Le passage de la Barre est quelquefois fort dangereux , soit en entrant , soit en sortant de la rivière , à cause des bancs de sable dont elle est semée. Nous en sortîmes cependant , sans avoir couru aucun risque ; nous nous-mêmes en mer le 19 Janvier , & nous débarquâmes à Falmouth en Angleterre , le 28 du même mois 1762.





L E T T R E

*De Don Grégoire MAYANS ,
à M. Puer ,*

Chargé des affaires de la Cour de Coppenhague à celle de Madrid , sur la manière dont les Langues Hébraïque & Arabe sont cultivées en Espagne ; sur les divers Manuscrits en ces deux Langues , dont l'Espagne est en possession , &c.

LES Langues Arabe & Hébraïque ont toujours été très-florissantes en Espagne ; & cela n'est pas extraordinaire , parce que la Langue des Hébreux renferme les Saintes-Écritures & ses Interprètes , qui pour la plupart ne sont pas fort sçavans , mais très-habiles dans cette Langue. Ajoûtez à cela , que les richesses de l'Espagne ayant toujours attiré des Juifs dans son sein , leur nombre s'est tellement accru , qu'on fut autrefois obligé d'admettre leurs enfants.

aux Ordres Sacrés, jusqu'à ce que, par différents Canons, sur-tout par le Concile de Tolède en 1547, cet usage fut absolument défendu. Ce Règlement devint nécessaire, parce qu'ils avoient tellement multiplié, que, dans une seule ville du Diocèse de Tolède, où il y avoit quatorze Églises, toutes, à l'exception d'une seule, étoient desservies par des Prêtres de race Juive. Or, comme on s'apperçut encore en d'autres endroits de leur accroissement, il n'y a point de doute que ces Juifs étant fort appliqués à l'étude de leur Langue & des Livres Saints, n'y eussent fait beaucoup de progrès.

Les plus sçavans Ecclésiastiques, parmi les Chrétiens, se sont aussi livrés avec ardeur à cette Langue, sur-tout depuis le Concile de Vienne de l'année 1311, dans l'espérance de convertir les Juifs. C'est ce que nous apprenons de la première Clémentine, *Tit. de Magistris*, par laquelle il étoit ordonné que dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne & de Salamanque, qui étoient alors les plus célèbres, on enseigneroit l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen.

On suivit cet ordre avec tant de zèle à Salamanque, que du sein de cette Université il sortit, comme du cheval de Troye, d'illustres Athletes qui entendoient si parfaitement les Langues Orientales, que personne ne pouvoit se mesurer avec eux. Cependant sous le regne de Ferdinand IX, le père de la Langue Grecque, on manquoit de Professeurs en Arabe & en Chaldéen à Salamanque, ainsi que vous le verrez dans les Lettres de *Clénard*, pag. 235.

Quant à l'Hébreu qu'on auroit dû continuer de faire professer publiquement, on sçait jusqu'à quel point la haïne & l'averfion, entre les Juifs & les Catholiques, a toujours été portée chez nous. Cette haïne, dont l'objet devoit se borner à la perfidie de ce peuple, s'est injustement & absurdement étendu jusqu'à la Langue Judaïque, & à tous les Sçavants qui la professoient.

On voit par l'Apologie d'*Ant. de Lebrixa*, homme du plus profond sçavoir, combien il eut de mortifications pour s'être livré à l'Hébreu. Cette Apologie est fort rare; mais vous en pourrez voir des Extraits dans mon *Essai d'une Bibliothèque*, pag. 33. Les Let-

tres de *Louis Vivès* vous feront voir avec quelle inhumanité on pourſuivit *Jean Vergara*, & d'autres habiles Hébraïſants, à cauſe de leurs connoiſſances dans cette Langue. Jettez ſeulement un coup-d'œil ſur les plaintes que fait *Arias Montanus*, à ce ſujet, dans ſon Commentaire de *variâ Hebr. Lib. ſcriptione & lectione*, où il parle de la diſcordance & de la concordance des différentes verſions.

Auſſi, quoique le Cardinal *Ximènes* eût le premier donné l'exemple, pour porter les eſprits à ſ'appliquer aux Langues Orientales, & ſur-tout à l'Hébreu, tous les encouragemens pour ce genre d'étude tomberent à ſa mort; & l'on eſt encore en Eſpagne dans ce cruel préjugé qu'on attache à cette utile étude une ſorte d'infamie.

Par une ſuite de ce préjugé, il fut vivement diſputé en Eſpagne au commencement du dix-ſeptième ſiècle, ſi l'on devoit permettre la lecture des ouvrages des Rabbins. Cette queſtion fut diſcutée avec chaleur & complètement réſolue par *Mariana*, dans ſa défenſe de la Vulgate. Cet Écrivain, dans le vingt-fixième Chapitre de cet ouvrage,

dit expreffément , qu'on compteroit à peine en Espagne trente Sçavants à qui la lecture des Rabbins pût être de quelque ufage. Il ajoûte que fes concitoyens n'étoient pas tellement livrés à l'ingrate étude des Langues , qu'on dût la leur interdire , & qu'ils avoient bien moins befoin , à cet égard , de frein que d'éperons. Voyez encore ce qu'il a écrit fur ce fujet dans fon *Traité De Rebus Societatis* , C. 6.

Le même *Mariana* , consulté par l'Inquisiteur Général , fur ce qu'il pensoit de la lecture des Rabbins , répondit que le Talmud avec fa glose devoit être absolument interdit , ainsi que le Commentaire du Rabbin *Menahem* sur le Pentateuque , & les *Zohar de Siméon Ben-Jochai* , que les Juifs croient avoir existé quelque temps avant Jésus-Christ. Il ajoûte qu'il y a d'autres Écrits Rabiniques , dont la lecture ne doit pas être permise aux Sçavants. Ensuite il donne une liste de certains ouvrages des Rabbins que des hommes sages peuvent lire avec la permission du Saint-Office.

Puisque les Écrits des Rabbins ont été rigoureusement prohibés , il n'est pas étonnant que leurs Manuscrits aient

disparu, & qu'on n'en trouve point dans les Bibliothèques particulières. Il ne seroit pas même possible d'en trouver d'imprimés chez les Libraires. Il n'y a que l'Escorial, l'Eglise de Tolède, & le Collège de Saint-Ildéphonse, à Alcalá, qui possèdent encore quelques ouvrages des Rabbins.

Nous avons cependant dans nos Universités des Chaires de Professeurs établies pour les Langues Orientales; mais la plupart de ceux qui les remplissent n'ont guères que le nom de Professeurs, & je me souviens que, dans l'examen qu'on fit de trois Candidats pour occuper une de ces Chaires vacantes, il n'y en eut pas un qui fût capable de lire sur le champ un chapitre de la Bible. A Salamanque & à Valence, il y a des Professeurs en Hébreu; mais point d'Étudiants. Eh! comment pourroit-on apprendre ce qui n'est pas enseigné? Voici sur quoi vous pouvez compter: c'est que le Cardinal Ximènes fit revivre l'étude de l'Hébreu, & qu'elle expira peu de temps après avec les Disciples de Montanus.

Quant à la Langue Arabe, vous me permettrez, Monsieur, de m'étendre

un peu plus sur ce sujet , parce que nous en avons des monuments & des Manuscrits en plus grand nombre , mais dont on ne fait aucun usage , & qui sont des trésors enfouis. Plus les Arabes étendoient leurs conquêtes en Espagne , plus ils y répandoient leur Langue , comme vous le verrez dans *les Origines de la Langue Castellanne* d'Aldreti , Ch. 23.

Il n'est donc point surprenant qu'il y eût en Espagne plusieurs personnes aussi avides de célébrité dans les Lettres , que de gloire dans la carrière des armes , sur-tout au milieu de toutes les guerres qui s'élevoient entre tant de petits Rois rivaux , & dans un pays où le génie n'est pas rare. Les Arabes en Espagne s'appliquèrent particulièrement à la Philosophie , aux Mathématiques & à la Médecine ; c'est-à-dire , à la Logique & à la Métaphysique , à l'Arithmétique & à la Géométrie , à la Botanique & à la Chymie.

Abunazar Alpharad de Séville , qui a écrit sur l'état de la Littérature en Espagne , fait mention de plusieurs sçavans Arabes qui ont laissé beaucoup d'ouvrages en cette Langue.

Ebn Alkalib Mohamed , & *Ben Ab-*

dallah, ont laissé en quatre grands volumes in-fol. une Bibliothèque *Arabe-Espagnole*, contenant les Vies de différens Califes, Généraux, Philosophes, Poëtes & Femmes sçavantes qui se sont distingués dans les Sciences, Ces deux excellents ouvrages sont actuellement dans la Bibliothèque de l'Escorial. Voy. *Nic. Antonii Bibliothec. Hisp.* N°. 8. 9. & sur-tout sa sçavante Préface.

Parmi les Rois d'Espagne, il n'y a guères qu'Alphonse le Sage, qui ait porté son attention à la Langue Arabe. Ce fut par ses ordres, qu'*Abraham Aben-zoar* traduisit, de l'Arabe en Espagnol, l'*Astrologie Judiciaire d'Hazalqui*; que *Judas*, fils de *Musce*, traduisit de même le Livre d'*Hali*, fils d'*Abenrageb*, sur le même sujet, dont *Ægidius de Tebaldis*, donna depuis une traduction Latine; & que *Judas*, fils de *Rabbi Moses Hacken*, Chanoine de Tolède, traduisit encore, de l'Arabe en Latin, les ouvrages Astronomiques d'Avicenne. Le même Prince fit aussi traduire, du Chaldéen en Espagnol, un ouvrage sur les Astrolabes & sur l'usage de ces instrumens, où il étoit traité du nombre & de la distance des Étoiles. Le célè-

bre *Honoré Joannes* fit faire une copie de ce Livre , qui étoit dans la Bibliothèque d'Alcala , & la mit à l'Escorial.

L'Université de Salamanque a beaucoup contribué aux progrès de la Langue Arabe. Elle comptoit parmi ses membres plusieurs Professeurs en Médecine fort sçavants , qui suivoient le système des Arabes. Personne n'ignore que ce sont eux (les Arabes) qui tirèrent les premiers la Médecine des ténèbres de l'ignorance où elle étoit plongée ; ils la firent fleurir dans leurs Ecoles , & s'acquirent beaucoup de réputation. Ils ont encore les premiers introduit la vraie pratique de cet art , en réunissant la connoissance de la cause des maladies à l'application des remèdes.

Quand les choses furent au point de faire craindre aux Chrétiens que , les Maures se multipliant trop parmi eux , ils ne fussent subjugués par les Arabes , les Espagnols prirent alors toutes les précautions qu'ils pûrent pour éviter le joug qui les menaçoit. Entre autres moyens qu'on employa pour arrêter leurs progrès , il fut défendu aux Maures de Grenade de parler Arabe. C'est ce qu'on

apprend d'un discours de *Ferdinand Valor*, dans lequel il se plaint avec force des persécutions qu'on faisoit essuyer à ses compatriotes. Voyez l'*Histoire de la Guerre de Grenade*, par Didace Hurtado de Mendoza, Liv. 1. Sect. 7.

En 1568, on publia à Valence des Constitutions de l'Archevêque de cette ville, des Evêques de Ségovie, de Dertosa, d'Orihuela, du Commissaire Général des Profelytes, de l'Inquisiteur de Valencé, & du Comte de Benavente, Viceroi & Capitaine Général de la même Province, par lesquelles il étoit ordonné que, toutes les fois que les Maures auroient quelques demandes à former en justice, ou des Contrats à passer, ils seroient conçus en Langue Castillanne, ou dans l'idiôme de Valence, mais non en Arabe, sans quoi leurs écrits n'auroient aucune valeur, & ne seroient d'aucun poids.

Louis Bertrand, homme fort sévère, dans une Lettre qu'il écrivoit en 1579, à Jean Ribera, Patriarche d'Antioche, personnage d'une prudence consommée, dit, en parlant de la meilleure méthode de convertir les Maures à la foi Chré-

tienne, que la Langue Arabe devoit être défendue dans le Royaume de Valence, comme elle l'avoit été à Grenade, parce que les femmes & les enfans restant dans leur croyance ne pourroient entendre les sermons des Moines Espagnols, & les remontrances des Confesseurs. Voyez cette Lettre à la fin de la *Vie de Jean Ribera*, imprimée à Rome en 1734, & écrite par Jean Ximenès.

Mais d'autres grands-hommes, aussi recommandables par leur piété que par leurs lumieres, étoient d'une opinion bien différente à cet égard. L'Archevêque de Grenade, Fernand de Talavera, suivant l'Histoire de Grenade de Pedraza, part. 4. ch. 10, après avoir parlé avec beaucoup de chaleur, en faveur de la Langue Arabe, dit qu'il consentiroit volontiers à perdre les deux yeux, pourvu qu'il pût entendre & parler assez bien cette Langue, pour enseigner & prêcher la parole de Dieu avec force & avec onction. Il conseilloit à ses Curés de l'apprendre, pour pouvoir instruire les Maures. Voyez Jos. de Siguenza, Part. III. de l'*Histoire des Jéronymites*, Chap. 34. Ce fut lui qui dans le même

temps engagea le P. *Pierre d'Alcala*, Franciscain, à composer un Vocabulaire Arabe.

Ce Vocabulaire, devenu très-rare, est un ouvrage excellent; c'est le seul Livre où l'on trouve les Arabismes qui se sont introduits dans la Langue Espagnole. Voyez les *Antiquités de l'Espagne* d'Aldreti, & l'*Origène* que j'ai donné.

L'Archevêque de Valence, *Martin Perez de Ayala*, homme d'un sçavoir peu commun & d'une rare piété, pour procurer des instructions aux nouveaux Convertis au Christianisme, fit imprimer, en 1566, les *Institutions de la Religion Chrétienne*, en Arabe & en Castillan, en deux colonnes, afin que les Prêtres pussent s'en servir pour les Maures. Car en ce temps-là peu d'Ecclésiastiques entendoient l'Arabe; & au commencement du dix-septième siècle, il auroit été difficile de trouver dans le Clergé d'Espagne un seul homme qui pût entendre & parler cette Langue. Voyez la *Chronique des Maures d'Espagne* de Jacq. Bleda, pag. 84. Du temps de *Rodrigue Caro*, qui publia les *Antiquités de Séville* en 1654, il n'y avoit, à ce qu'il

rapporte, personne parmi les Ecclésiastiques qui entendît l'Arabe. Voy. Liv. 1. Chap. 23.

En 1595, on découvrit à Grenade des Médailles & d'autres Pièces anciennes sur lesquelles il y avoit des inscriptions qu'on n'entendoit point. Pierre de Castro, Archevêque de Séville, ayant passé au Siège de Grenade, visita, pressa & sollicita *Thomas Erpennius*, qu'il sçavoit être très-versé dans la Langue Arabe, à venir donner des explications de ces Médailles. Mais il se refusa à cette invitation, ainsi que Jean Vossius le rapporte dans le Panégyrique qu'il a fait de ce Sçavant.

Par cette ignorance funeste où l'on étoit alors plongé en Espagne, vous devez juger combien la Langue Arabe étoit méprisée. Les Chrétiens brûlèrent & détruisirent tous les Livres écrits en cette Langue. Il y a dans le *Scaligeriana*, pages 30 & 144, une Relation de ce désastre, appuyée du témoignage d'Arias Montanus, suivant lequel les Manuscrits qui furent jettés au feu, & qui traitoient de toutes les Sciences, Philosophie, Théologie, Médecine, Mathématiques, &c. furent éva-

Qués à plus de 100000 écus. Les Maures sur cela prirent l'allarme, & cachèrent avec beaucoup de soin les Manuscrits qui leur restoit ; ils les mettoient dans des trous de murailles & dans les endroits les plus secrets.

Ces brûleurs de Manuscrits étoient apparemment agités des mêmes furies qui possédoient le Calife Sarrasin Omar, lorsqu'il fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. Voyez *Albufarag* dans son *Hist. des Dynasties Sarrasines*, pag. 181, ou la traduction qu'en a donnée Pocock, pag. 119. On peut dire encore qu'ils respiroient le même esprit de fanatisme dont *Juan Zumaraga*, premier Evêque du Mexique, étoit enflammé, lorsqu'il ordonna de brûler toutes les Histoires Indiennes qu'on pourroit trouver, parce qu'il croyoit que les figures symboliques dont ces Livres étoient ornés, représentoient des Idoles. Voyez *Jean de Turrecremata*, dans son *Histoire de la Monarchie des Indes*. Liv. 3. Chap. 6.

Les Maures, témoins de ces ravages, déroberent donc, comme je viens de dire, avec toute l'industrie dont ils pûrent être capables, & leurs Manuscrits